

INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

VILLINGEN

C.C.P. : Paris 4.841-48 68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45

N° 54
SEPTEMBRE 1952

Prix du numéro :
15 francs



Bienvenue

Ami du V B, voici ta journée nationale.

La deuxième depuis ton retour de captivité.

Le Comité Directeur en lançant l'idée d'une journée nationale se félicite du succès remporté par son initiative, qui porte témoignage de notre unité P.G.

En cette journée d'union et d'amitié, il est heureux de souhaiter la bienvenue à ses hôtes dans la grande Maison des Amicales.

Bienvenue à nos amis belges qui ont tenu à nous rendre la visite que nous leur avons faite lors de leur Assemblée générale à Liège. Nous n'oublions pas que, pendant les cinq années de captivité, nous avons, dans le même Stalag, vécu les mêmes peines et les mêmes difficultés, partagé nos modestes colis. C'est pour nous une joie de les voir aujourd'hui partager nos réjouissances.

Bienvenue à nos amis du Stalag V A, Stalag fraternel, dont l'histoire est liée à celle du V B par tant de souvenirs communs.

Bienvenue à vous, amis des Kommandos d'Ulm, Schramberg, Laupheim, Biberach, Rottweill, Friburg, Ebingen, Schweningen, Trossingen et autres noms en « en », petits villages de Forêt Noire, de Bade ou du Wurtemberg qui n'avez connu de votre Stalag que le périmètre miniature de votre ancienne petite communauté.

Bienvenue à vous tous, membres de la grande famille V B.

Et quant à toi, ami lointain, qui n'a pu, pour de multiples raisons valables, te déplacer pour assister au triomphe de ton Amicale, crois bien qu'en cette journée nationale, tu n'es pas oublié. A toi, qui es le plus fidèle et le plus sûr soutien de notre caisse d'entraide, le Comité Directeur t'adresse son salut amical et te prie de croire aux sentiments fraternels de tes anciens compagnons de captivité.

Le Comité Directeur.

Visite au camp

La saison des vacances permet les grandes excursions. La mer, la montagne, les villes d'eaux reçoivent chaque été des milliers de touristes avides de goûter un repos bien gagné.

Notre beau pays de France offre tant de sites pittoresques que le choix d'un itinéraire est toujours un véritable dilemme pour l'apprenti vacancier.

Mais, pour l'ancien prisonnier, le désir secret, qui est enfoui au fond de son cœur et qu'il n'ose mettre au grand jour, c'est de retourner en homme libre sur les lieux où il connut les servitudes de la captivité. Tant que l'ancien

prisonnier n'aura pas réalisé son rêve il ne sera jamais pleinement satisfait.

Pour les anciens du V B, la visite du camp est une chose facilement réalisable. D'abord, grâce à la proximité de Villingen qui est situé à l'orée de la Forêt Noire. Puis, le V B étant compris dans la zone française, les démarches et les conditions de voyage sont réduites au strict minimum.

Nos amis des Vosges, qui sont presque voisins des limites de l'ancien camp du V B, peuvent, grâce à un court déplacement, organiser chaque année depuis la Libération

(Voir la suite page 2)

5 OCTOBRE 1952

Journée Nationale du V B

Tous les membres du Comité Directeur de l'Amicale sont convoqués au Club du Bouthéon, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
à 10 heures

pour la réception de la délégation belge des Stalags V
Présence indispensable

Les membres de l'Amicale sont cordialement invités à y assister
Responsable : E. Géhin

MESSE DU SOUVENIR

Rassemblement de tous les anciens K.G. au siège de l'Amicale
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
à 10 heures 45

Départ du cortège derrière les drapeaux belge et français
Responsable du défilé : Robert Bertrand

REPAS AMICAL

Il est rappelé aux participants au repas qu'ils doivent être présents au Club du Bouthéon, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e),
à 12 heures 30

Pour les retardataires : Faites parvenir de toute urgence votre adhésion
Responsable : J. Roger

MATINÉE RÉCRÉATIVE

Tous les anciens du V B et leurs familles sont gracieusement invités à notre matinée dansante et artistique

NOMBREUX JEUX ET CONCOURS

On dansera de 15 h. 30 à 21 h. 30

Buffet copieux - Boissons variées

Responsable : Ch. Bernet

ENTREE GRATUITE

NOS MEILLEURS VŒUX

Nous sommes heureux de saluer la naissance dans la presse des barbelés de l'organe de l'Amicale d'Entr'Aide des ex-prisonniers de guerre belges des Stalags V (A, B, C) « Les Trois Stalags V ».

Nous savons, tout particulièrement à l'Amicale, quel puissant moyen de propagande est un journal. De plus il aide à maintenir le contact entre tous les rapatriés.

Nul ne doute qu'avec un journal aussi bien rédigé et aussi sympathique que « Les Trois Stalags V » l'Amicale belge ne remporte un éclatant succès.

Nous sommes heureux de reproduire ci-dessous un article de ce journal rédigé à l'occasion de notre Journée nationale du 5 octobre.

NOUS IRONS A PARIS...

Les Amicales françaises des Stalags V A et V B organisent leur Journée nationale, le dimanche 5 octobre à Paris.

Lors de notre assemblée générale à Liège, les représentants français ont insisté pour qu'une importante délégation belge assiste à leurs assises. Promesse formelle leur a été donnée d'honorer cette aimable invitation.

Le Conseil d'Administration de l'Amicale d'Entr'aide des Stalags V adresse donc un pressant appel à tous ses membres afin qu'ils soient nombreux à cette journée. Une occasion unique de voir des copains de captivité de la Grande Nation Amie nous est offerte : saisissons-la.

D'ores et déjà, prenez vos dispositions pour effectuer ce déplacement dans la Ville Lumière. Les inscriptions sont reçues dès à présent par le secrétaire de l'Amicale.

Albert Collart, rue Alfred-Becquet, 21, à Namur. Le date ultime est fixée au 1^{er} octobre.

Chacun organise son voyage comme bon lui semble, aucun mode de locomotion n'est imposé, aucun départ en groupe n'est prévu.

Les participants qui voudraient assurer leur logement par les soins de l'Amicale, sont instamment priés de le signaler au secrétaire lors de l'envoi de leur inscription. Le programme complet de cette journée parviendra en temps utile à tous les inscrits.

Le 5 octobre 1952 doit être une nouvelle manifestation de l'amitié franco-belge. Rendez-vous à tous les anciens à Paris !

Paul ROLAND.

Des faits et des gens

Le procès Scapini, qui vient de dérouler ses audiences et qui s'est terminé par l'acquiescement de l'ancien ambassadeur nous en a appris de bien bonnes.

En particulier sur la relève.

Le plan Scapini, qui fut proposé aux Allemands et sur lequel se fit toute la propagande de la relève, prévoyait le retour de trois prisonniers français contre un travailleur. Comme à la fin de la guerre on dénombrait environ 800.000 ouvriers français en Allemagne, il n'est pas nécessaire de pousser plus loin notre développement pour connaître qui fut lésé en la matière.

Souviens-toi

Il y a sept ans, dans l'allégresse du retour, tu avais promis de maintenir toujours vivant, efficace, ce qu'on a bien voulu appeler l'esprit des camps, mais qui n'était en réalité qu'une forme nouvelle de la solidarité dont le plus bel ornement fut la création, le 1^{er} juillet 1942, de la Caisse d'Entr'Aide du Stalag V B, dont l'action s'étendait, outre au camp, aux Kommandos et hôpitaux compris dans ton ancien Stalag.

Souviens-toi que, dans le numéro d'août 1943 du « Captif de la Forêt Noire », édité à Villingen, tu lisais sous la plume de Jean Bodin, secrétaire, ce communiqué de la Caisse d'Entr'Aide du Stalag :

POUR CEUX
QUI SOUFFRENT
LOIN DE NOUS...

Dans les Kommandos, dans les usines et dans les champs, nous partageons depuis trois ans nos travaux, nos peines et nos joies. En trois ans de vie en commun, nous avons appris à faire abstraction de nos différences d'âge, de fortune, de situation sociale.

Camarades de l'établi et de la ferme, nous subissons tous partiellement les dures lois de la guerre. Matériellement, physiquement, nous nous trouvons sur le même plan.

Mais cette communauté réalisée sur le plan matériel, elle n'existe pas sur le plan moral.

Nos situations de famille sont profondément différentes. Elles sont telles que les ont faites la vie et la faveur du destin. Célibataires, veufs, pères de plusieurs enfants, soutiens de vieillards ou de frères en bas âge, autant de situations auxquelles les ressources de chacun sont loin d'être toujours bien adaptées. Pour quelques familles de prisonniers qui ont une certaine fortune, qui bénéficient d'un traitement civil ou d'une délégation de soldé mensuelle, combien en existe-t-il qui n'ont en tout et pour tout que la délégation familiale, mal ajustée aux circonstances actuelles et tragiquement insuffisante lorsque des frais de maladie, d'accidents, de dommages de guerre viennent se greffer sur les difficultés de la vie quotidienne.

Soucis multiples donc pour chacun d'entre nous et qui suffiraient certes à nous préoccuper. Mais ce serait faire preuve d'un égoïsme aveugle et incompréhensible pour des hommes, des Français qui vivent depuis trois ans ensemble, que de ne voir que sa propre situation.

(Voir la suite page 2)

CE NUMERO
DU BULLETIN
A ETE TIRE
SPECIALEMENT
SUR HUIT PAGES
A L'OCCASION
DE NOTRE
JOURNEE NATIONALE
DU 5 OCTOBRE 1952

Des faits et des gens

(Suite de la page 1)

Bref, d'après les services de Berlin, notre vie de captif n'était qu'une succession de réjouissances.

Pour expliquer cette version fantaisiste de la captivité, Scapini rétorque :

« Bien sûr je n'ai pas tout dit. Mais il y avait du bon et du mauvais. Et puis, il fallait bien reconforter les gens. »

Et voilà, rapidement expliqué, tout le drame de notre retour.

Parce que Scapini n'a voulu montrer aux familles des P.G. que nos loisirs occasionnels ou nous cherchions dans une heure de détente l'oubli de notre triste sort, il s'était forgé en France un état d'esprit contre lequel nous luttons encore.

N'avons-nous pas entendu à la Libération des gens nous dire d'un air mi-figue mi-raisin : « Bien entendu, cinq ans de captivité c'est long; mais, entre nous, vous n'étiez pas si malheureux que ça; vous aviez de quoi vous distraire : du théâtre, du cinéma, de la musique, des promenades, des jeux. Et vous étiez bien nourris avec les colis en plus, colis que nous prélevions sur nos maigres rations. Entre nous, on ne sait pas lesquels étaient les plus à plaindre : vous, là-bas, avec un régime de faveur, nous, ici, avec l'occupant sur le dos. »

Voilà ce qu'une propagande menteuse avait fait de nous : des privilégiés. On a caché sciemment au pays tout entier la vermine où nous vivions, la brutalité que nous subissions, les camps de représailles où étaient jetés nos héroïques évadés, les soupes nauséabondes qui devaient être notre régal, les fouilles quasi quotidiennes qui détruisaient nos reliques les plus chères, les caprices tyranniques de nos gardiens, les prisons pleines de réfractaires, les injures, les coups, les menaces de mort, les mitrailleuses braquées aux miradors, les fusils qui partaient trop vite et, toujours planant sur nous, la cruelle incertitude du lendemain.

C'est tout cela que Scapini a payé par... un acquittement.

Où en sommes-nous pour l'attribution de la Carte du Combattant ? Cela traîne vraiment en longueur. Sept ans après leur retour, très peu de P.G. la possèdent. Pour justifier ce retard, on nous objecte que les recherches sont très ardues par suite de la disparition presque complète des archives militaires pendant la débâcle.

Alors, pourquoi nous avoir fait remplir un questionnaire dont nous avons certifié sur l'honneur la parfaite exactitude, si on n'a pas confiance en nos réponses. C'est faire trop bon marché de notre parole.

Et puis que fera la Nation pour ceux dont la demande sera rejetée ?

Ces hommes auront-ils fait cinq années de captivité pour les beaux yeux du roi de Prusse ? Ce n'est pas possible.

Pourquoi, — c'était alors si simple, — n'avoir pas institué la carte d'ancien prisonnier comme l'ont fait nos amis belges ? En donnant à cette carte certaines prérogatives de la Carte du Combattant, personne n'eût été lésé.

Mais la politique de Gribouille a toujours été à l'honneur en France.

Le mardi 19 août 1952 a été commémoré à Dieppe le 10^e anniversaire du premier débarquement en terre française d'un commando canadien.

UNE BONNE PRISE

Le repas du soir finissait dans la salle commune de la ferme.

Wilhelm, le vacher, ingurgitait, toute ronde, une dernière pomme de terre, tout en replaçant, selon l'usage, sa cuiller sous la table, entre le bois et un morceau de cuir.

Après avoir essuyé ses moustaches tombantes et découvert, dans une grimace, les trois dents qui lui restaient, il cherchait machinalement dans sa poche.

Les deux prisonniers, André le Bruzellois et Henri le Jurassien, qui connaissaient la suite par cœur, se donnèrent un coup de genou.

Car la même scène ne manquait jamais de se renouveler. Wilhelm tirait de sa poche une tabatière énorme; l'ouvrait précautionneuse-

Tentative de débarquement ou manœuvre de diversion ? La radio anglaise en parla à l'époque comme d'une manœuvre destinée à tâter les fortifications côtières allemandes. Quant aux Allemands, ils nous inondèrent de journaux, périodiques, tracts, etc... démontrant qu'un débarquement était impossible et qu'à l'avenir toute tentative de la part des Alliés se heurterait à un échec cuisant.

19 août 1942 ! Première grande espérance et aussi, hélas ! nouvelle déception s'ajoutant à tant d'autres. Grâce aux gars du Baukommando, la nouvelle fut rapidement connue et tout le camp penché sur les cartes discutait et commentait le débarquement. Certains même n'étaient pas éloignés de croire qu'ils allaient voir les tanks canadiens apparaître derrière Saba-Radio. La Libération faisait un grand pas ! Mais, le lendemain, devant les mines arrogantes des gardiens, il fallut chercher l'espoir dans d'autres bouthéons qui eux n'avaient aucun cachet de garantie.

(Suite de la page 1)

Quelle qu'elle soit, il existe toujours près de nous des hommes dont il serait misérable de ne pas chercher à adoucir les soucis plus grands encore que les nôtres.

Comment pouvons-nous le faire ? Indépendamment de la sollicitude dont nous les entourons, il n'existe qu'un moyen de leur faire sentir le puissant réconfort de notre solidarité : c'est d'envoyer de l'argent à leurs familles. C'est le seul moyen matériel à notre disposition.

C'est ainsi qu'est née la Caisse d'Entr'aide.

Notre activité est multiple en ce sens qu'elle ne s'intéresse pas seulement aux familles frappées par la maladie ou dénuées de ressources. La Caisse d'Entr'aide aide aussi les camarades momentanément dépourvus de ressources du fait de leur incapacité de travail. Elle prend en charge, en outre, les malheureuses familles dont le soutien est décadé en captivité.

La collecte faite pour les familles des victimes de la catastrophe de Gaisburg fut une véritable explosion de solidarité. Ce que vous avez fait pour les familles de camarades d'un Stalag voisin, faites-le pour celles de vos camarades du Stalag V B.

Plusieurs centaines de familles ont déjà été secourues. Mais pour que notre travail porte tous ses fruits, pour que nous puissions servir les rentes nécessaires à la vie de centaines de femmes et d'enfants de prisonniers, nous vous demanderons un plus grand effort encore, un effort proportionné à votre gain de prisonnier.

Tu avais adhéré d'enthousiasme à cette œuvre magnifique, créée par des cœurs généreux, car tu avais compris que, malgré ta misère présente, tu pouvais, solidaire de tes compagnons de geôle, venir en aide à la maman qui pourra se pencher un soir sur le petit lit de son enfant et lui dire : « Demain, grâce aux camarades de ton papa qui ont travaillé pour toi, tu pourras partir en vacances à la campagne, remplir tes poumons d'air pur et reprendre de belles couleurs ».

ment et, constatant qu'elle ne renfermait pas une once de tabac, se répandait aussitôt en imprécations virulentes.

Son vocabulaire, très limité par ailleurs, était riche en jurons de tous genres, qu'il débitait, régulièrement dans un ordre immuable.

La série épuisée, il entamait, également sans variante, toute une période de lieux communs sur les malheurs de la guerre et les méfaits de la politique. Prenant le plafond à témoin, il se soulevait du banc, tout en postillonnant à la ronde avec abondance.

Pourtant habitués à ses mimiques, André et Henri y prenaient toujours le même intérêt, tant le spectacle en valait la peine.

(Voir la suite page 6)

Le crime abominable commis à Lurs et dont le savant anglais Jack Drummond, sa femme et sa fille furent les victimes, a mis en lumière une science qui fut fort employée en 1940-1945 : la diététique, c'est-à-dire la science de la diète, employée par les Allemands pour abaisser le niveau de vie des pays occupés et par les Anglais pour lutter contre le blocus et résister à la pression teutonne. La ration normale, par jour, d'un Allemand, était évaluée à 1.400 calories; mais les services d'Hitler avaient estimé suffisante la ration d'un Français à 1.180 calories dans la zone occupée. Ce dernier chiffre étant nettement insuffisant, ceux qui ne purent demander au marché noir ou à d'autres combines un supplément de forces caloriques portèrent encore aujourd'hui les traces de cet étiolement.

Mais, alors, que penser de nos maigres rations qui, elles, atteignaient, les jours fastes, péniblement 500 calories ? Vous voyez que Scapini était loin du compte. Et vraiment, si nous n'avions pas eu les bienheureux colis, c'est un peuple de plus d'un million d'hommes qui lentement serait mort de faim et d'épuisement.

SOUVIENS - TOI

As-tu déjà oublié ce magnifique élan de solidarité né dans la souffrance ? Crois-tu, les données du problème de solidarité n'étant plus les mêmes, que tu doives abandonner cette Caisse d'Entr'aide qui a, grâce à ton dévouement de K.G., distribué un million de francs entre toutes les familles de nos pauvres camarades déçédés ? Non ! tu ne dois pas relâcher ton effort.

N'oublie pas que la captivité est une ogresse dévorante; que chaque mois des amis disparaissent vaincus par un mal surnois qui se révèle longtemps après leur retour.

La solidarité entre anciens prisonniers est de plus en plus nécessaire.

Or, l'Amicale n'est que le prolongement de la Caisse d'Entr'aide du Stalag.

Dix-huit cents camarades sur neuf mille ont compris que le coude à coude était la seule arme qui pouvait lutter activement contre l'adversité.

La cotisation de 300 francs par an, qui leur est demandée est vraiment dérisoire. Souviens-toi qu'en captivité la cotisation à la Caisse d'Entr'aide ne s'élevait qu'à 10 pfennig par mois, soit 24 fr. par an. Si tu multiplies ce chiffre par le coefficient 15 représentant l'augmentation du coût de la vie depuis 1942 (et nous sommes modestes dans notre éva-

FABRIQUE DE MEUBLES

7 ter, avenue de St-Mandé

RYSTO Raymond

Ex-N° 5305

Membre de l'Amicale N° 543

SALLES A MANGER CHAMBRES

A COUCHER ENSEMBLE STUDIO

REGENCE EN MERISIER

FAUTEUILS BRIDGES CANAPES - LITERIE

DEPOSITAIRE DE CHAISES DE CUISINE

ET CHAISES RUSTIQUES PAILLEES

Facilités de paiement sur demande

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale

Pour tous renseignements n'hésitez pas à téléphoner ou à écrire

Tél. DIDerot 45-07

Métro : NATION

Visite au camp

(Suite de la page 1)

un voyage circulaire par autocars dans les divers Kommandos du Stalag. Notre ami l'abbé Petit nous a déjà fait, dans un numéro du bulletin, une relation fidèle d'un de ces voyages.

Puis il y a eu des départs individuels qui allèrent en s'intensifiant à un tel point que, cet été, dans la rue centrale de Villingen, on se serait cru revenu au temps de l'occupation forcée où nous débambulations sur les trottoirs ou léchions les vitrines.

Mais, pour certains d'entre nous, le voyage en Allemagne restera toujours une utopie, un espoir jamais réalisé. Et pourtant chacun a le droit de revoir le pays où il vécut tant d'heures sombres, tant de jours moroses et sans joie.

L'Amicale, fidèle à son esprit d'entraide, s'est penchée sur cette question et, d'ores et déjà, nous pouvons dire qu'un grand projet verra sa conclusion l'an prochain. Car l'idée d'un voyage massif des anciens du V B dans le Wurtemberg et le Bade a été lancée. Mais

comme tout ce que l'Amicale entreprend, il faut que ce voyage soit entouré de toutes les garanties possibles de circulation, de confort, et de séjour aux moindres frais.

L'idée générale du projet se résume en ceci :

Deux points de rassemblement :

Paris et Strasbourg;

Circuit : Villingen et les principaux Kommandos;

Date : entre juin et octobre, qui est la meilleure période pour un séjour en Forêt Noire;

Durée : Quatre jours au minimum;

Transport : En autocars et voitures particulières.

Afin que ce voyage puisse donner satisfaction à tous, nous demandons à nos amis de nous écrire si notre idée leur convient et de nous dire :

— quelle date a leur préférence;

— la durée du voyage qui leur convient le mieux;

— les pays qu'ils désireraient visiter;

— le point de rassemblement choisi : Paris ou Strasbourg;

— le mode de locomotion : train, autocar ou voiture particulière (si possesseur d'une voiture, combien de places pourraient être mises à la disposition de l'Amicale).

Au nombre de réponses reçues, nous verrons si nous devons continuer à persévérer dans notre idée de « Voyage au V B » ou l'abandonner. Le prix du voyage sera bien entendu fonction du nombre de participants.

Et, pour terminer cet article, voici quelques notes hâtives que notre ami Charles Wenger nous adresse. Nous nous excusons auprès de lui de publier des extraits de sa lettre, mais les renseignements qu'il nous donne sont si intéressants pour nos amis lecteurs que nous ne pouvons résister au désir de les faire connaître.

Je viens de passer 15 jours à Villingen et ses environs pour mes vacances. Ça fait quand même quelque chose de retrouver ces lieux dont quelques-uns sont sacrés comme le cimetière, où il n'y a plus de Français, juste quelques Polonais, Serbes et deux ou trois Italiens, le tout assez bien entretenu.

Du camp, il ne reste pas grand chose, juste la dernière des baraques du camp russe, l'ancienne baraque d'entrée (après Loisirs), les cuisines et quelques logements divers du nouveau camp. J'ai revu cependant les fondements de chaque baraque avec les marches devant les portes, l'emplacement des petites cuisines et du théâtre, de la chapelle, etc... Le terrain de sports désaffecté, avec au bout une sentinelle du 12^e R.A. en garnison, plus haut, dans les casernes. Je retiendrai cependant l'existence de l'abri en zig-zag qui est toujours là, tel que nous l'avons quitté en 45. Et, au-dessus de l'entrée Nord, en belle mosaïque de l'époque, notre coq captif. Ne pourrait-on le faire enlever et l'amener à Paris au club comme un emblème, un souvenir vivant de notre Stalag ?

J'ai visité aussi la région, la ville et nos anciens Kommandos proches : Monchweiler, Keiffel, Triberg, Bad-Durheim, Marbach, Donaueschingen, Pfaffenweiler, Schweningen, etc... naturellement Klosterkazern et le Waldhotel réouvert au public et où les barbelés ont fait place aux voitures en stationnement. Dans quelques magasins, j'ai retrouvé des têtes connues pour nous avoir servis en fraude. Et ces gens-là étaient quand même contents de retrouver un ancien « Gefang ». J'ai revu aussi le photographe Braudich qui semble par la suite avoir joué un rôle peu convainquant...

luation), cette cotisation représenterait en 1952 l'équivalent de 360 francs.

Ainsi tu vois réellement que l'effort financier demandé aux cotisants de l'Amicale est vraiment dérisoire.

Et pourtant, en plus de la Caisse d'Entr'aide, nous publions un journal mensuel que nous cherchons à rendre le plus attrayant possible.

Lorsque les frais du journal, les frais du secrétariat, le loyer ont été prélevés sur le montant de la cotisation, tu peux imaginer que la part accordée à l'entr'aide est bien mince. Malgré cela, en lisant le dernier bilan, tu as pu constater que l'Amicale est à l'abri de toute surprise et que, grâce à une gestion heureuse, ses finances sont saines et prospères.

Mais as-tu pensé à ce qu'apporterait à la Caisse neuf mille cotisants ? Deux millions sept cent mille francs ! On croit rêver ! Que de souffrances nous pourrions soulager, que de misères nous pourrions atténuer, que d'espérances nous pourrions amener dans les foyers de nos chers disparus !

Souviens-toi qu'il n'est pas de plus beau combattant que celui qui lutte pour aider son semblable.

Amicaliste ! tu dois poursuivre ton effort, aider ton Amicale qui est fière de toi, amener à l'Entr'aide ceux qui ne savent pas et qui nous ignorent, collaborer de loin comme de près à toutes nos manifestations.

La marche en avant de l'Amicale est commencée. Prends ton bâton de pèlerin, ami, et, sur la route de la solidarité, va livrer le bon combat.

MATHUSALEM

En juin 1940, dans l'immense cohorte de prisonniers qui défila dans les camps allemands, rares étaient les hommes de plus de cinquante ans.

Le Stalag V B, lui, a compté dans son effectif un K.G. qui frisait la soixantaine.

Ceux qui ne l'ont pas connu se demanderont comment un homme de cet âge pouvait être parmi nous. Et pourtant sa capture par les Allemands fut bien simple.

Notre homme, un citoyen conscient et organisé, jouissait, aux environs de N..., d'une petite retraite que lui procuraient vingt années de bons et loyaux services dans les rangs de l'armée française et le grade d'adjudant-chef. En plus, pour récompenser ce ser-

viteur d'élite, l'Etat lui avait octroyé un poste de gardien pompiste dans un dépôt militaire de carburant jouxtant la ligne Maginot. Dans sa coquette maison, sous l'œil attendri de sa femme et la vénération de ses enfants et petits-enfants, il pointait avec une conscience de sergent fourrier les tonnes d'essence qui transitaient au dépôt.

De temps en temps, une voiture ornée d'un fanion s'arrêtait devant la pompe et, au garde-à-vous dans son « bleu » tout rutilant, l'ancien adjudant demandait d'une voix tonnante :

« Combien de litres, mon Général ? »

Bref, c'était la belle vie. (Voir la suite page 7)

LE THÉÂTRE AU V B

Yves Giraud, dans le « Grand Monome », écrit :

Collinières d'Azéd était directeur artistique de la baraque 3. C'est lui qui avait eu l'idée le premier de grouper quelques hommes et d'organiser, tous les dimanches, une représentation. Au début c'était simple, sans éclat. Le spectacle avait lieu dans une piau-lé hâtivement aménagée. Les gars, heureux de ce divertissement imprévu, rassemblaient quatre ou six tables pour ériger le plateau; ils clouaient des couvertures sur la cloison, une blanche, une bleue, une rouge et, devant ce décor héroïque, les artistes accomplissaient leur numéro.

Dans tous les camps de prisonniers en Allemagne, ce fut le même processus. Dans tous les camps de prisonniers, il y eut un homme, tennillé par le démon du théâtre, qui prit l'initiative de grouper les rares professionnels du spectacle, les amateurs et les novices touchés par la grâce.

Une fois la troupe créée, il restait à bâtir des spectacles réguliers, variés. Alors ce fut la lutte avec le fameux bureau des loisirs. Il fallait en sorte légaliser ce qui venait d'être créé. Malgré les réticences des Allemands, on y arriva.

Au Stalag V B, nous avions notre d'Azéd. C'était André Chanu. Dans le N° 1 du « Captif de la Forêt Noire », il lançait son appel aux loisirs sous le titre : « Messieurs, jouons la Comédie » :

Dans notre vie présente, il importe avant tout de nous distraire pour préserver notre moral. Dans chaque groupe de prisonniers, un ou plusieurs camarades se doivent d'amuser l'ensemble. Le cafard ne doit pas prendre pied chez nous.

Vous me direz sans doute, que nous manquons de possibilités. Eh bien ! non, nous avons à notre disposition plus d'accessoires qu'il n'est nécessaire. Les couvertures font des costumes ravissants et nous avons toujours assez de papier pour les enjoliver, les cartons des colis peuvent donner naissance à des coiffures dont l'originalité ferait pâlir de jalousie nos Parisiennes.

Trouver des artistes, c'est facile en organisant un concert-crochet agrémenté de prix, les spectateurs en donneront volontiers si l'organisateur est sympathique.

Dans mon bataillon de chasseurs, un camarade avait monté un orchestre-jazz avec des caisses, des gamelles, un tromblon V.B., des fourchettes, un tonneau de pétrole, un porte-voix en carton et ça rendait très bien : il n'y a pas là un brevet réservé : on peut l'imiter.

Une autre méthode est de proposer aux membres du Kommando, d'imaginer des « à la manière de » Dorin, Souplex; même Corneille, Banville, Villon, Rostand, peuvent servir de guides.

Le maquillage ? mais un bouchon noirci à la flamme d'une bougie fera l'affaire, peut-être même trouvera-t-on un bâton de rouge, j'en ai vu !

Pour le concert, il faut toujours le répéter soigneusement à l'avance et ne rien laisser à l'improvisiste, veiller aussi aux annonces et se souvenir pour le « parlé » de ce conseil de Dussane : « Une bonne voix pour qu'on t'entende, une diction juste pour qu'on t'écoute ».

L'harmonie et les histoires peuvent aussi avoir une belle place.

Les genres doivent toujours alterner : deux comiques, deux diseurs ne doivent jamais se succéder. N'hésitez pas à donner des œuvres de classe car c'est mésestimer notre public que de le croire incapable de comprendre les belles choses.

Enfin, si un jour rien n'est prêt, faites une course au trésor et vous rirez certainement.

Mes amis, il ne faut rien négliger pour revenir chez nous avec l'esprit bien vivant.

ANDRÉ CHANU.

A cet appel il fut répondu magnifiquement.

Le camp central donna le premier le signal du départ. Une troupe fut rapidement créée, un orchestre mis sur pied et, se souvenant de ce qu'il était chasseur à pied, André Chanu baptisa son ensemble « Les chasseurs de cafard », qui devint par la suite « Les Compagnons de la Roulotte ».

Dans le numéro 7 du « Captif de la Forêt Noire », Maurice Parrot rend compte en ces termes de la nouvelle « raison sociale » du groupement :

« La Roulotte », voilà l'appellation originale et savoureuse qu'on voulut bien donner, un beau dimanche, à la « Maison » qui abrite comédiens et musiciens de la troupe du Stalag V B.

C'est pourquoi nous avons pensé qu'il était peut-être opportun de rajouter la « raison sociale » de ce groupement.

« Les Compagnons de la Roulotte » se substitueront désormais aux « Chasseurs de cafard ».

Souhaitons qu'ils puissent maintenir les bonnes traditions en apportant aux camarades prisonniers aide et réconfort si utiles à leur santé morale.

Signalons ici simplement les premiers pionniers de cette nouvelle croisade. A André Chanu vint s'adjoindre Maurice Parrot. Ces deux grands amis virent venir à eux Turgis, Fazincani, Bérard, Cazenave, Recasens, Balle, Focheux, David, Casati, Debrois, Godard, Franzosi, Mathieu, Bussereau, Saget, Fisson, Daurel, Piat, Buisson, Géhin, Mouhat, Gribling, Galtier, Pringuet, Bouisson, Gahie, Delcos, Lamaire, Warin, Jaussoin, Jeannot, Marlier, Rupé, Lavaud, Marquet, Sentis, Arrodeau, Henry, Baron, Cochet, Choquet et combien d'autres qui, par la suite, vinrent relever le flambeau que devaient laisser choir, appelés vers d'autres lieux, leurs glorieux devanciers.

A l'hôpital du Waldhotel, distant de 3 km. de la ville de Villingen, les loisirs s'organisent. Une troupe et un orchestre vont bientôt voir le jour. Sous l'impulsion de Perron et de Giron et grâce au concours dévoué des docteurs Feltonneau et Palmer, le théâtre et la musique prennent pied à l'hôpital. Les Polonais, magnifiques chanteurs, viennent renforcer le groupement artistique. L'étoile polonaise est sans conteste Obielewski, de l'Opéra de Varsovie. Chez les Français, la troupe s'organise et aux fondateurs viennent se joindre Prade, Gemignani, Drouet, Félicité, Petitjean, Desseigne, Mariani, Martin, Nadler, Quichaud, Bruant, Riffle, Piffault, Daubigny, Kastler, Bouillon, Génois, Darmandaritz, Solans, Charbonnet, Santolini, Lachenal, Yves Gladine, Forster, etc., etc...

L'orchestre prit une rapide extension grâce à l'arrivée à l'hôpital des transfuges du camp : Focheux, Piat et Galtier. Dans le numéro 20 du « Captif de la Forêt Noire », nous lisons :

Au Lazarett de Villingen. — Depuis 6 mois, 6 pièces : « Le train pour Venise », « Teddy and Partner », « Y'avait un prisonnier », « Bichon », « Prenez garde à la peinture », « Liberté provisoire ». Agrandissement de la scène. En préparation : une revue (14 sketches avec de nombreux airs originaux) : « Le Noël sur la place », de Henri Ghéon, et « Azais ».

Chaque mois également, une reprise d'un des meilleurs succès du répertoire (« Sud », « Le Président Haudecœur ») des concerts très variés, de Bach et Mozart à Fauré et Ravel. Du musette au swing. Conférences. Lectures. Projections. Sans parler des cours et des jeux (un passionnant tournoi de ping-pong vient de se terminer). Nous faisons tout notre possible pour que les malades du Waldhotel ne manquent jamais de distractions de choix.

Le départ est donné. Le théâtre, le café-concert font leur entrée dans les Kommandos, petits ou grands. A Tuttligen, riante cité de 20.000 habitants, nichée dans la vallée du Danube, cernée de hauteurs sombres, ont lieu d'égayantes réunions théâtrales. N'a-t-on pas compté à Tuttligen quatre troupes théâtrales et un orchestre musette très homogène. Parmi les meneurs de jeu, citons : Gamard, Beaulieu, Delorme, Sauer, Cosson, Dubois, Poirier, Guermeur, Dommenge, Defaix, Scharinger, Dubois, Brun, Chenot, Chicart, etc...

Eloignée de Villingen, la région Est du Stalag ne bénéficiait que

très peu du rayonnement de la « Capitale ». Parsemée de petits Kommandos agricoles, elle ne comportait d'ailleurs pas de gros détachements industriels — Ulm excepté. Aussi l'activité théâtrale y fut-elle restreinte, durant les premières années. Les faibles effectifs, l'isolement des villages, les rudes travaux, ne favorisaient guère l'éclat de troupes artistiques.

Pourtant, les mois passant, des animateurs persuasifs finirent, à force de persévérance, par vaincre l'apathie et par mettre sur pied des spectacles de grande envergure.

L'année 44 vit, par exemple, des Kommandos de quinze hommes monter des séances récréatives qui représentaient une somme d'efforts et d'ingéniosité tenant du prodige.

Faute de pouvoir rappeler toutes les tentatives, contentons-nous d'en citer cinq parmi les plus notoires.

Le Kdo d'Ummendorf, un des premiers, fut gagné à la cause du théâtre. Ce fut lui, en quelque sorte, qui ouvrit la voie. Ses programmes étaient composés de chansons et de pièces en un acte. Le dimanche, en matinée, on venait de plus de 15 km. pour se rassembler au premier étage du restaurant « Zum Adler », et l'on repartait égayé, dans la nuit tombante, avec des commentaires pour une semaine. La troupe, homogène et animée du « feu sacré », méritait tous les éloges.

Les meneurs de jeu étaient Chapelain Jean, Dhaen Georges (qui furent ensuite mutés à Biberach), Langlois Marius, assistés de l'homme de confiance, Lepoivre Marcel.

Le Kdo de Rot-an-der-Rot, disposant d'une salle immense, eut l'idée de l'utiliser pour distraire

Fierté du barbelé

Il y a quelques années il était facile de reconnaître parmi la foule, aux hasards des fêtes, des rues, des spectacles du stade, les anciens prisonniers.

Presque tous arboraient fièrement l'insigne des anciens P. G., le classique barbelé.

Maintenant, il se fait rare; je sais que c'est souvent par négligence ou par oubli, mais le fait est là. On en voit beaucoup moins cette année.

Pourquoi en est-il ainsi, camarade ? Notre insigne, c'était notre ralliement. Certes, l'insigne n'est pas tout, et il faut porter en soi-même la fraternité, l'unité de là-bas. Nous pouvons d'ailleurs facilement réaliser de façon concrète, effective, l'esprit prisonnier. Tout ancien P.G. devrait être sûr, où qu'il soit, de trouver, auprès des autres prisonniers, compréhension, esprit du camp et entraide.

Porter l'insigne, c'est indiquer qu'on ne se réfugie pas dans l'anonymat facile de la foule, qu'on ne retourne pas à l'esprit d'égoïsme, à sa caste, mais qu'on reste fidèle à l'esprit fraternel des Stalags.

Allons, pour un renouveau de l'insigne, portons fièrement notre « barbelé », c'est notre blason.

En acceptant, les premiers, le combat, nous sommes devenus « ceux des barbelés ».

Soyons-en dignes, soyons-en fiers.

André Chabert,
Mie 22.288,
ex-V A-V B.

les prisonniers des environs. Il commença par des petits sketches, puis, l'expérience aidant, en vint à présenter des spectacles complets qui furent tous de brillantes réussites.

Il créa même une pièce à onze personnages, ce qui n'était pas une mince gageure pour un Kommando de vingt hommes. En plus de l'abbé Jean Ayrault et de Richel Elisée, âmes de la troupe, les comédiens amateurs les plus dévoués étaient : Fraisse Henri, Pirson Marcel, Pottez Yvan, le décorateur, et Viel Maurice, chanteur renommé dans la contrée.

Le Kdo d'Eberhardzell était spécialisé dans les programmes de variétés. Il louait pour ses séances une salle de café aménagée en théâtre, avec scène, décors changeants et projecteurs. Bien qu'elle pût contenir 200 personnes, cette salle se révélait toujours trop petite, car le public, venu de loin, ne manquait jamais de répondre en masse aux invitations.

L'organisateur inlassable, Gardereau Gaston, avait manqué sa vocation. Véritable régisseur à qui pas un détail n'échappait, il savait obtenir 3 heures 1/2 de spectacle sans aucun temps mort.

Les principaux acteurs étaient : Laroche Michel, chanteur à la voix puissante dont la jovialité et le dynamisme étaient légendaires à cinq lieues à la ronde, Perrard André, Doctol Marius, Laprevotte Paul, Michel Fernand, Songis Fernand, Delisse Arnold, Honoré Louis, André Arnold.

Un intermède comique était fourni à chaque séance, par le souffleur, Housset Gaston, qui, en proie à un trac fou, devait être placé de force dans la cage, avec un demi-litre de schnaps pour le remettre.

Le Kdo de Bellamont, situé dans un village perdu, et comptant au total 12 hommes, 6 Belges et 6 Français, dont 4 logés dans des fermes lointaines, fournissait l'éclatante démonstration qu'avec la volonté on surmonte tous les obstacles. Il parvint, entre autres, à monter une matinée, le 24 décembre 1944, qui connut un succès extraordinaire, et laissa pantois d'admiration tous les critiques occasionnels. Chansons, vaudeville, comédie, musique, alternant selon un rythme et un dosage savamment mis au point, recueillirent l'adhésion unanime d'un public souvent difficile à enthousiasmer.

A citer parmi les artistes bénévoles : Cauwet Louis, Duchemin Marc, Pajot Emmanuel, Chalou Louis, Leunis Albert, Debric Maurice, Pene Pierre, Decauwers Robert.

Le Kdo de Biberach, avec son effectif moyen de 30 hommes, présentait des spectacles d'une qualité beaucoup plus élevée, généralement des pièces en 3 actes, d'auteurs modernes. On peut dire qu'il a porté à son apogée le théâtre en Kommando. Son groupement artistique pouvait rivaliser avec beaucoup de troupes composées d'éléments professionnels. Fait sans doute rare dans les annales de la captivité, il avait obtenu l'autorisation de jouer au théâtre municipal de la ville. Les représentations qu'il y a données ont laissé d'impérissables souvenirs aux spectateurs. Nombre d'entre eux, qui depuis ont fréquenté les scènes parisiennes, font encore des comparaisons pas toujours à l'avantage de ces dernières.

Le fondateur de la troupe, Daulie Pierre, animateur de grande classe, avait su communiquer à son entourage, la foi et le dynamisme qui font les grands succès.

En guise de soirée d'adieux, le Kommando interpréta, le 8 avril 1945, devant une salle comble, « Liberté provisoire », de Michel Duran. Pour les décors, les costumes, le jeu des acteurs, l'ambiance, ce fut un véritable triomphe, dont les principaux artisans s'appelaient Daquin Jacques, Chapelain Jean, Dhaen Gaston, Reman, Sal-

labery André, Bouckenoghe André, Dumet Jean et, bien entendu, Daulie Pierre.

Nous ne remercierons jamais assez tous ces dévoués camarades pour les dérivatifs qu'ils ont apportés à la collectivité. Maintenant encore, nous devons leur témoigner notre reconnaissance, car ce sont surtout les sommes recueillies au cours des spectacles qui ont alimenté la Caisse d'entraide du camp. Et, s'il nous est possible, aujourd'hui, de soulager quelque infortune, c'est souvent grâce à l'activité d'artistes amateurs qui se sont ingéniés à « verser l'oubli au cœur du captif »...

A Sigmaringen, qui comptait parmi les plus importants Kommandos du Stalag, au début de la captivité, le théâtre ne put se développer car l'effectif tomba rapidement à une trentaine de Français et Polonais.

Au Kommando 25003, une section de théâtre s'est formée en septembre 1941. La première représentation eut lieu le 18 octobre. Un orchestre, « Les Nimbus Boys », sous la direction de Mathonnet, groupe les cuivres Hugg, Charley et Madeleine, les accordéonistes Cornibe et Thibault, les mandolinistes Schurer et Barot, les violonistes Gracyk et Berlancourt. Les acteurs sont peu nombreux mais de qualité; on y relève les noms de Steiner, Guichard, Benvegnen, Rejean, Sigris, Abrioux, Ruffinoni, Maréchal, Grandpierre, Guérard, Schmitt, etc., etc... « Les Joyeux Drilles » ont du pain sur la planche et les captifs de Walslut, de Tiengen et du Kommando 25003, grâce à leurs amis artistes, peuvent enfin meubler leurs loisirs.

Fribourg groupe quelques Kommandos disséminés dans la ville, mais les environs en foisonnent. A l'hôpital Sainte-Agnès, une centaine de malades sont soignés par deux toubibs. Une troupe fut fondée à la Rhodia puis à la Fortschritt. Parallélisme absolu de bonnes volontés mobilisées, d'heures de répétition prélevées, après le labeur, sur les courts instants de repos, et aussi d'ingéniosités décapées pour créer décors et costumes. Parmi les dévoués, citons : Poupet, Hurst, Marcq, Durand, Bouchez, Roeting, Damiens, Yessle, Lelièvre, etc...

A Hollstein, Kommando 19051, la troupe, les « Copains Z'en K.G. », fait preuve d'une éclatante vitalité. On y applaudit les amis Mollet, Hangard, Deschuches, Lefèvre, Josserrand, Carriol, A. Gras, Lacote, etc... et l'on assiste à l'éclosion d'une vedette dynamique : Henri Aubel, dit « le Vosgien ». Sa percutante interprétation d'Onésime Balotin lui donne tous les espoirs de voir s'ouvrir devant lui toutes grandes les portes de la Comédie Française..., un jour de 14 juillet. Il paraît qu'à Hollstein, on en parle encore dans les chaumières.

A Balingen, c'est la troupe du « Rire derrière les barreaux » qui tient la rampe. Un groupement fort sympathique plein d'entrain et de fantaisie. Peut-il en être autrement avec les amateurs Beauvais, Saint-Omer, Stéfe, Michel, Briot, Labranche, Selouave, Sanier, Dorigny, Roualdes, Pelletier, Spiral, Christophe, Guillaux, etc... Une troupe homogène qui ne mérite que des éloges.

Au Kommando 1005, il y a un théâtre. C'est un véritable tour de force car le Kommando n'a que 24 prisonniers. Mais ces prisonniers ont compris que « le théâtre est une source de joie et qu'il est un moyen d'y puiser l'apaisant réconfort et une provision d'espoir et de confiance ». L'animateur en est Pierre Corrompt, aidé de Robert Davignon et de Pedro Fuentes. La troupe s'appelle « Les Amis des planches » et sa fière devise est « Rire en attendant... ».

Au Kommando 26008, à Stockach, naissait, au mois de décembre 1941, une troupe de théâtre. Et, dès le début, ce fut le grand succès. Il est vrai qu'avec des animateurs comme Darras, Chevillot, Derenuson, Bernard, Gilot, Langlois, Roger, Bourgasser, Marceau, Corjon, Roblin, Massé, Deleplanque, Lejer, Charlot, etc... il ne pouvait en être autrement.

(Voir la suite page 6)

HISTOIRES DU TEMPS PERDU Le livre du Stalag V B

en vente au siège de l'Amicale

PRIX : 350 fr.

L'UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS

(Suite)

Quatre mois et plus de quatre cents kilomètres me séparent des journées printanières et de la Maison de l'U.N.E.S.C.O. où je dois, en esprit, me reporter pour terminer le compte rendu de la « Conférence de Réadaptation », publié dans le numéro précédent.

La première partie avait été rédigée et livrée en mai. Son titre, « Lève-toi et marche... », je l'avais extrait de l'Evangile et non pas emprunté au dernier roman d'Hervé Bazin, paru depuis. Mais il faut, en juin, insérer par priorité des articles et des documentations d'intérêt plus immédiat pour l'ensemble de nos camarades. Et je supposais placidement que mon commencement allait être relégué,

manuscrit, aux archives, de sorte que je serais dispensé d'achever cette évocation.

J'avais aussitôt classé le reliquat de mes notes d'avril, sans l'avoir mis au clair. Obligé de le reprendre sous une treille saintongeaise alourdie de raisin mûr, je ne puis plus répondre de l'exactitude absolue de ma relation. J'espère que mon habitude professionnelle du sujet me préservera des écarts d'une imagination déliée de la mémoire.

Par prudence, je limiterai cette seconde partie à un portrait du Dr Kessler, le spécialiste le plus réputé, probablement aussi le plus humain, de la réadaptation des diminués physiques; à une mention de l'apport du professeur Mäki, de Finlande; enfin à une observation attentive des appareils du médecin autrichien Fritz Striede, grâce auxquels la démarche des amputés d'une, voire de deux jambes, recouvre une aisance quasi naturelle.

LÈVE-TOI ET MARCHÉ

Le Dr Henry H. Kessler, est un quinquagénaire blond, de haute stature et plutôt corpulent. Son visage lisse dont les joues bien rondes sont reliées, sans aucune dépression, par un double menton d'ampleur égale, semble avoir été modelé pour l'encourageant sourire de la bonté. Mais le regard clair est grave. C'est le regard du

savant habitué à l'analyse bienveillante et à la réflexion constructive.

Cet Américain est le fils d'une Roumaine et d'un Letton émigrés aux Etats-Unis. Pauvre, il travailla la nuit, en usine, pour gagner sa vie d'étudiant. Licencié ès-lettres à vingt ans, docteur en médecine trois ans plus tard, Henry H. Kessler ne cessa pas de se cultiver. Tout en assumant, dès l'âge de vingt-trois ans, la direction médicale de la Commission de réadaptation de New-Jersey, il conquit le grade de docteur ès-lettres à trente-six ans; celui de docteur en philosophie à trente-huit ans, avec ce sujet de thèse: « L'Infirmes et le diminué physique ».

De tous ses titres — trop nombreux pour une citation complète — le plus fameux est celui de directeur-fondateur de l'Institut Kessler de Réadaptation de West-Orange dans le New-Jersey (1949). Cet Institut est l'admirable application de sa maxime favorite: « Les gouvernements viennent en

L'UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS

aide à ceux qui ont déjà montré ce qu'ils peuvent faire ». Les réalisateurs intrépides s'avisent tôt de cette vérité. En dépit du proverbe, il faut parfois vendre d'abord « la peau de l'ours » pour se donner la hardiesse de tuer l'animal! C'est un peu ce que font les calculateurs, lorsqu'ils abordent un problème en le supposant résolu. Mais, dans l'univers concret, les risques de cette méthode sont beaucoup plus tragiques.

Ils n'ont jamais intimidé le discret Dr Kessler, parce qu'il est animé par une généreuse sensibilité, non pas par l'arrivisme.

René Riché.

(à suivre)

Anniversaire

Il y a dix ans ce mois-ci, exactement le 7 septembre, le commissaire général aux prisonniers Pinot prenait une décision légalisant l'existence des « Secrétariats de Camp », qui devaient donner naissance, après la libération des prisonniers, aux Amicales Nationales de Camps maintenant groupées en Union Nationale des Amicales de Camps.

Désireux de commémorer cette période, qui vit le nombre des « Centres d'entraide de Camp », — puisque tel fut leur nom à l'origine, — passer de 4, en avril 1942, à 14 en octobre, 26 en décembre, 56 en mars 1943 et finalement 68, — un pour chaque camp, — en septembre 1943, nous avons demandé à divers des promoteurs de ce premier mouvement prisonnier d'évoquer, pour ceux qui, alors en captivité, ne les connaissent que peu, ces débuts lesquels n'allèrent pas sans bien des difficultés, voire des luttes assez graves avec les autorités de l'époque.

Nous publierons ces souvenirs dans nos prochains numéros et nous nous efforcerons de grouper en une fraternelle réunion ceux qui les vécurent, parfois dangereusement.

LA SÉCURITÉ SOCIALE...

Pour l'affection ou blessure de guerre, les assurés, pensionnés militaires, ne peuvent prétendre qu'au paiement des indemnités journalières de l'assurance maladie; ils ne peuvent pas bénéficier des prestations en nature, c'est-à-dire au remboursement des soins, de la pharmacie, des traitements, etc., dépenses qui sont d'ailleurs couvertes par l'emploi du carnet de soins gratuits, ainsi que nous l'indiquons ci-après.

Pour les maladies différentes de l'affection ou blessure de guerre, ils ont droit, comme tous les autres assurés, aux prestations en nature et aux prestations en espèces (demi-salaire). Les soins, la pharmacie, etc., leur sont remboursés toutefois sur la base de 100 % des tarifs des Caisses de Sécurité Sociale.

AFFECTION OU BLESSURE DE GUERRE
En vertu de l'article 64 de la loi du 31 mars 1919, les pensionnés militaires reçoivent gratuitement les soins nécessités par la maladie ou blessure de guerre.

Les Caisses de Sécurité Sociale n'ont donc pas à intervenir, même dans les cas où les intéressés ont payé les honoraires du médecin, les frais pharmaceutiques ou tout autre frais, ou encore lorsque certains traitements ne sont pas pris en charge au titre de la législation sur les pensions militaires.

Il est donc inutile de demander aux Caisses de Sécurité Sociale le bénéfice des prestations en nature pour l'affection ou blessure de guerre; ces prestations seront refusées et, éventuellement, récupérées si elles ont été réglées par erreur.

Lorsque l'assuré est dans l'obligation d'arrêter son travail, il peut prétendre au paiement des indemnités journalières de l'assurance maladie pendant des périodes de trois années séparées par une interruption de deux ans.

Les exemples suivants illustrent ces dispositions :

1° l'assuré arrête son travail le 14 mai 1952; les indemnités journalières peuvent lui être accordées jusqu'au 13 mai 1955;

2° l'assuré a bénéficié des prestations en espèces du 1-10-51 au 5-12-51; il arrête à nouveau son travail le 14 mai 1952; les indemnités journalières peuvent lui être attribuées jusqu'au 30-9-54 (période de 3 ans du 1-10-51 au 30-9-54);

3° l'assuré a bénéficié des prestations en espèces du 1-10-48 au 5-12-49; il arrête à nouveau son travail le 14 mai 1952; les indemnités journalières peuvent lui être accordées jusqu'au 13 mai 1955 (plus de deux ans se sont écoulés

POUR VOUS, MESDAMES...

Une adresse à retenir

35, Boulevard de Strasbourg, Paris (10^e)

Téléphone : PROvence 07-61

Métro : Château-d'Eau

CLEOPATRE COUTURE

Vous y trouverez une collection d'hiver en tous points remarquable tant par l'élégance de ses modèles exclusifs que par la qualité de ses tissus et par la perfection de la coupe et de la finition

MANTEAUX (pure laine tous coloris) depuis 12.000 fr. | GABARDINES (pure laine tous coloris) depuis 15.900 fr.
ROBES (pure laine tous coloris) depuis 5.000 fr. | COSTUMES TAILLEURS (pure laine tous coloris) depuis 12.900 fr.

ET UN GRAND CHOIX DE JUPES, CHEMISIERS ET VESTES

Le meilleur accueil sera réservé aux femmes des membres de nos Amicales, et, sur présentation du carnet G.E.A., une REDUCTION de 10 à 15 % leur sera faite.

AUGMENTEZ VOTRE POUVOIR D'ACHAT

Tous nos camarades connaissent maintenant le Groupement Economique d'Achats (G.E.A.), dont le siège est sis 12, rue de Paradis, à Paris (10^e).

Ils savent que cet organisme met à leur disposition son vaste réseau de fournisseurs, grossistes et fabricants, qui leur consentiront des remises immédiates de l'ordre de 10 à 25 %, des prix de gros et de fabrication sur tous leurs achats.

Rappelons pourtant, à ceux de nos adhérents qui n'ont pas encore utilisé les carnets du G.E.A., que ces remises sont accordées, notamment, sur :

Ameublement (Meubles tous styles, d'époque ou modernes, rustiques, bois blanc, fauteuils et divans cuir et tissu, lits métalliques, matelas, couvre-pieds et couvertures. Tapis et moquettes, tissus d'ameublement, rideaux et voilages,

papiers peints et peinture, lustrie, etc...).

Appareils ménagers de toutes marques (Aspirateurs, appareils ménagers électriques, radiateurs électriques, cuisinières à charbon, à gaz, à l'électricité, mixtes, réfrigérateurs, poêles, et réchauds, batteries de cuisine, etc...).

Bijouterie, Orfèvrerie, Horlogerie (Tous bijoux, joaillerie, orfèvrerie, montres, carillons, pendulettes, etc...).

Maroquinerie et articles de voyage (Sacs de dame, portefeuilles, tous articles de voyage, etc...).

Habillement pour homme, femme et enfant (Tailleurs et complets, manteaux et pardessus, robes, fourrures, pelletterie, corsets et ceintures, canadiennes, chaussures, tous tissus, layette, imperméables, chemiserie, bonneterie, lingerie, etc...).

Divers (Cristaux et porcelaines, coutellerie, parfumerie, optique et lunetterie, radio et télévision, disques, armurerie, quincaillerie générale et de jardinage, parapluies, articles de sport et camping, voitures d'enfant, jouets, cycles et motos, accessoires d'auto, tous les combustibles, etc., etc...).

Les carnets d'achats sont toujours à votre disposition, à notre siège, 68, Chaussée-d'Antin, Paris (9^e), ou au G.E.A., 12, rue de Paradis, Paris (10^e).

Ce carnet comporte le nom, adresse, téléphone des fournisseurs, métro les desservant, jour de fermeture de leur Etablissement, et montant des remises accordées ou conditions spéciales de gros et de fabrique consenties au porteur.

Pour tous renseignements complémentaires, vous pouvez vous adresser directement au G.E.A., 12, rue de Paradis (10^e). Métro : Gare de l'Est, soit par lettre, soit en vous rendant à cet organisme où le meilleur accueil vous sera réservé et où vous trouverez un intéressant magasin d'exposition, ouvert tous les jours, sauf le dimanche, de 9 heures à 19 heures, sans interruption.

Adhérents de province, si vous passez à Paris, à l'occasion des vacances, ou par correspondance, imitez vos camarades parisiens : demandez et utilisez le carnet d'achats G.E.A.; vous serez agréablement surpris des économies substantielles qu'il vous fera réaliser en vous fournissant en articles de qualité dans les meilleures maisons.

Pour 1.000 frs il est à vous



Commandez dès aujourd'hui ce magnifique AUTO-CUISEUR Simple, sûr, élégant et perfectionné à système de sécurité breveté et régulation automatique

QUELQUES TEMPS DE CUISSON
Riz 6 minutes
Pâtes 10 »
Blanquette . . . 10 »
Légumes secs . . 25 »
Fai-au-feu . . . 25 »

Cuisine rapide, meilleure et plus vitaminée 80%, d'ECONOMIE de Combustible et de Temps
Modèle N° 1 (pour 3 à 5 personnes)
1.000 Frs à la livraison
et 5 versements mensuels de 2.000 F.
Modèle N° 2 (pour 4 à 6 personnes)
1.000 Frs à la livraison
et 6 versements mensuels de 2.000 F.
Livré avec instructions et Panier à légumes
Hâtez-vous de profiter de ces conditions exceptionnelles pour commander, dès aujourd'hui, LE ROI DES AUTOS-CUISEURS. Découpez et envoyez cette annonce. Envoi en port dû.
A L'ESSAI PENDANT 15 JOURS. REMBOURSEMENT TOTAL EN CAS DE NON-SATISFACTION
SHD 106, Rue Lafayette PARIS (10^e)

FABRIQUE DE VÊTEMENTS POUR HOMMES

AU COSTUME PARFAIT

22, rue Béranger, Paris (3^e)

Turbigo 73-84

Métro : République

PARDESSUS

COSTUMES

VESTONS

PANTALONS

GABARDINES

dans les meilleurs tissus d'Elbeuf et de Roubaix

(Ouvert tous les jours y compris le samedi)

MODÈLES EXPOSÉS DANS LES VITRINES DE L'U.N.A.C.

Bénéficiez du PRIX DE FABRIQUE avec un BON de notre Coopérative

Pour 1.000 f. il est à vous



VIVEZ MIEUX... ACHETEZ A CRÉDIT AU PRIX DE FABRIQUE

VÉRITABLE WESTMINSTER

en ronce de noyer verni
2 AIRS - Garanti 10 ans
1.000 FRANCS A LA RÉCEPTION
et 8 versements mensuels de 2.000 Francs.

DÉCOUPEZ CETTE ANNONCE et passez commande aujourd'hui même

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS

106, Rue Lafayette - PARIS-10



Depuis bientôt trois ans qu'a commencé, — avec, dans trop de départements et principalement celui de la Seine, une lenteur d'escargot, — l'attribution de la carte du Combattant à ceux de la guerre 1939-1945, nous avons, mensuellement ou presque, dans ces colonnes, protesté contre un formalisme administratif qui confinait à la mauvaise volonté, pour ne pas dire à la volonté bien arrêtée de freiner cette attribution.

Après avoir fait état du manque de personnel, — lacune qui n'est que malheureusement trop réelle dans les services du Ministère des A.C. alors que d'autres possèdent des effectifs pléthoriques autant que stériles, — après avoir invoqué le manque de personnel, donc, les défenseurs de l'administration se sont retranchés derrière l'incapacité des bureaux militaires à contrôler l'exactitude des états de services portés par les intéressés sur leurs formulaires de demande.

A quoi, nous avons beau jeu de rétorquer qu'à ces formulaires, sous-

LE MÉPRIS DU TEMPS

crits sur l'honneur par les candidats à la carte, était obligatoirement jointe une copie, certifiée conforme par une autorité municipale, de la fiche de démobilisation, pièce établie par une autre autorité, militaire celle-là. Par conséquent, estimions-nous, les titres invoqués se trouvaient suffisamment appuyés de preuves.

Ce point de vue a fini par prévaloir et une circulaire n° B 1533, en date du 30 juillet 1952, émanant du Directeur de l'Office national et destinée aux préfets présidents des Offices départementaux et d'outre-mer des A.C. et V.G. nous donne satisfaction.

Partiellement tout au moins car, d'abord, elle comporte des restrictions assez injustifiées et, d'autre part, elle est rédigée en des termes, — bien révélateurs de la harogne de la sacro-sainte administration contrainte à s'incliner devant la logique et l'équité, ce qui lui est inhabituel, — dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils sont déplacés à l'égard de la masse des A.C. et contribuables de qui les fonctionnaires de l'Office, comme les autres, tiennent leurs appointements ou traitements.

Mais voici le document : La question s'est posée de savoir si, lorsque, par suite de l'absence ou de l'insuffisance des archives

en sa possession l'autorité militaire n'est pas en mesure de vérifier les services qui sont invoqués à l'effet d'obtenir la carte du Combattant au titre de la guerre 1939-1945, la fiche de démobilisation peut être prise en considération pour établir lesdits services.

Après une étude attentive de ce problème, la Sous-Commission de la Carte du Combattant ainsi que la Commission Permanente de l'Office national ont estimé que s'il est vrai que les renseignements fournis par ladite fiche reposent sur les déclarations de l'intéressé lui-même, on ne saurait suspecter systématiquement la sincérité de celui-ci, surtout dans le cas où il apparaît que le déclarant n'avait pas le dessein de tirer profit de ses allégations.

Dans ces conditions, il devient possible d'admettre que, sauf éléments contraires d'appréciation, les mentions figurant au document dont il s'agit revêtent un caractère probant lorsque cette pièce a été délivrée soit avant le 1^{er} novembre 1940, soit postérieurement à la libération du territoire au cours du second semestre de 1944.

Il convient donc toutes les fois que les enquêtes qui, le cas échéant, auraient été estimées utiles, auront permis d'établir la bonne foi de l'intéressé, de tenir pour exactes les indications relatives aux services déclarés et par conséquent d'examiner à la lumière desdites indications le droit éventuel à la carte du Combattant.

Si l'on comprend assez mal pourquoi sont écartées systématiquement les fiches de démobilisation établies entre le 1^{er} novembre 1940 (à quoi correspond le choix de cette date, nul ne le sait) et la libération du territoire, il n'en reste pas moins que, pour la majeure partie des A.C. 39-45 et notamment de nos camarades P.G., l'obstacle principal qui s'opposait le plus souvent à la délivrance de la carte, est levé. Avec lui disparaît l'argument massue justifiant tous les retards.

Le navrant est qu'il ait fallu si longtemps pour que l'on se décidât à se passer d'archives dont on ne pouvait pourtant pas espérer qu'elles rentraient de leurs cendres, puisque, paraît-il, elles ont été détruites.

Mais chacun sait que l'administration a fait sien le trop fameux slogan : « Le temps travaille pour nous ».

La suite de la circulaire que nous venons de citer illustre d'ailleurs à merveille ce mépris du temps propre à tant de services. Il y est dit :

Par ailleurs, il est rappelé à cette occasion que la circulaire 389 CC du 5 mai 1944 donne, pour la campagne 1939-1945, la liste des petites unités de l'Armée de terre.

Cette liste peut toutefois souffrir de exceptions, notamment en ce qui concerne les régiments d'infanterie et d'artillerie de forteresse, ainsi que les régiments d'artillerie de campagne constitués au cours de la guerre en cause.

La liste de ces exceptions n'ayant pu être produite jusqu'ici par le Service historique de l'Armée, il y a lieu de consulter l'Office national en cas de difficultés d'application.

Admirons au passage le don de divination de l'auteur de la circu-



laire n° 389 CC, lequel, le 5 mai 1944, a pu donner une liste pour la campagne 1939-1945.

Et, surtout à la lumière d'un tel exemple de connaissance de l'avenir, déplorons que sept ans après la fin des hostilités, — ouvertes, — le Service historique de l'Armée en soit encore à chercher sur le passé des documents dont la découverte devient de plus en plus problématique.

Mais puisque nous en sommes à parler des lenteurs dont nous souffrons, constatons, — avec regret d'ailleurs car le malheur des uns ne saurait faire le bonheur des autres, — que nous ne sommes pas les seuls à pouvoir nous plaindre.

Une circulaire du Directeur de l'Office national, n° B 1537, du 26 juillet 1952, revise les conditions d'attribution de la carte du Combattant... aux marins du commerce et de la pêche de la guerre... de 1914-1918. M.L.C.M.

Une distinction méritée

Pour la troisième fois, l'Union Nationale des Amicales de Camps a la joie de voir consacrer officiellement les mérites d'un de ses représentants.

Après notre cher président René Seydoux et notre dévoué et actif vice-président Julien Toucane, c'est notre grand ami Louis Pagay, ancien du VII A, délégué de l'U.N.A.C. pour le Rhône et les départements limitrophes, qui vient de recevoir avec la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur la digne récompense de son actif concours à notre œuvre.

Dût sa modestie en souffrir, il convient de rappeler en cette occasion le constant dévouement à la cause des prisonniers et de leurs familles dont a fait preuve « Loulou » Pagay.

Depuis sept ans, il lutte dans son département pour l'Union, non

seulement, de tous les anciens P.G., mais également de tous les anciens combattants et victimes de guerre. Il en est un des défenseurs les plus dynamiques dans son département et au sein même de l'U.N.A.C. et leur a sacrifié non seulement ses loisirs, mais aussi une importante part de son temps, prise sur ses occupations personnelles au détriment de ses intérêts matériels.

Animé de la foi la plus ardente dans le rôle des Amicales pour une œuvre sociale des plus actives envers nos orphelins et nos malades, il sait, en toutes occasions, la communiquer à ceux qui, découragés, nonchalants, retrouvent, dans ses paroles et son exemple, l'adjuvant nécessaire pour reprendre un flambeau qui paraissait pâlir mais ne pouvait et ne devrait jamais s'éteindre.

Caractère franc, tempérament direct, il est estimé partout, malgré ses attaques sans fioritures ne ménageant personne, encore moins ses amis.

Pagay est un véritable porte-drapeau, estimé, écouté, aimé. Le Rhône a de la chance d'avoir un tel homme, un tel camarade faisant honneur à tous les anciens P.G. en général, à l'U.N.A.C. et aux Amicales en particulier.

Ses amis, et ils sont nombreux, de son département ou de Paris se réjouissent de ce que, si souvent à la peine, il soit aujourd'hui justement à l'honneur.

Et tous s'associeront, nous en sommes certains, aux cordiales et sincères félicitations que nous adressons ici, avec toute notre gratitude, à ce bel artisan de la fraternité, de l'Union, de la solidarité P.G.

Un mot encore pour remercier et féliciter également, en cette joyeuse occasion, Mme Pagay, son épouse si compréhensive et si charmante, ainsi que tous les camarades qui l'entourent au sein de notre Section Lyonnaise.

M. Simonneau,
Vice-Président de l'U.N.A.C.

ECHOS ET NOUVELLES

Naissance

Notre ami et ancien vice-président Jean Legaret, député de Paris, et Mme, née Jacqueline Hurel, font part de la venue au monde de leur deuxième enfant, Jean-François, né le 21 août 1952.

Nous adressons aux heureux parents nos félicitations les plus chaleureuses et au bébé nos vœux affectueux de santé et de prospérité.

L'avancement des fonctionnaires anciens P.G.

La loi n° 52-483 du 19 juillet 1952, (publiée au « J.O. » du 20), relative à l'amélioration de la situation des anciens combattants et victimes de la guerre comporte, en son article 6, des dispositions qui intéressent tous les fonctionnaires nombreux parmi nos camarades anciens P.G. Voici le texte de cet article :

« Les dispositions de l'article 23 de la loi de finances du 9 décembre 1927 portant attribution aux fonctionnaires anciens combattants de la guerre 1914-1918 de majorations d'ancienneté valables pour l'avancement, complétées par les articles 33 et 34 de la loi de finances du 19 mars 1928, sont étendues aux fonctionnaires, agents et ouvriers de l'Etat, fonctionnaires, et agents des départements, communes, et des établissements publics départementaux et communaux, ayant participé à la campagne de guerre 1939-1945 contre les puissances de l'Axe ainsi qu'aux anciens combattants de l'Indochine.

« Toutefois, les prisonniers de guerre, titulaires de la médaille des évadés, recevront une majoration d'ancienneté égale à celle attribuée à ceux favorisés des prisonniers de guerre qui ne se sont pas évadés.

« Un règlement d'administration publique, pris sur le rapport des ministres des Finances et des Affaires économiques, des anciens combattants et victimes de la guerre et des secrétaires d'Etat à la présidence du Conseil (fonction publique) et au Budget, déterminera les modalités d'application du présent article, compte tenu des circonstances particulières des campagnes visées à l'alinéa ci-dessus. »

Dès publication de ce règlement, nous ne manquerons pas de vous en faire part.



Pour 1.000 f. il est à vous

GARANTI 5 ANS

ce magnifique Appareil photographique, merveille de précision et de simplicité. Son format permet 12 vues 6x6 sur pellicules 6x9. Vitesse d'obturateur allant jusqu'à 1/200^e de seconde, d'où INSTANTANES REMARQUABLES.

1.000 Frs à la réception et 6 mensualités de 2.000 Frs

Sac cuir véritable "TOUT PRET" offert GRATUITEMENT à tout client passant commande, accompagnée de cette annonce, dans les 8 Jours. Hâtez-vous!!! quantité limitée

S. H. D. 106, RUE LAFAYETTE, PARIS-X^e SERVICE 409 G

MANUFACTURE PARISIENNE DE VÊTEMENTS DE LUXE

France-U.S.A. vêtements

« La mesure en prêt à porter »

Directeur : M. FRANÇBLU, ancien prisonnier, grand invalide de guerre. Manufacture ne vendant qu'en gros aux plus belles maisons de confection de France, prenant en considération la cherté de la vie actuelle et afin d'aider nos camarades anciens prisonniers, consent à vendre à ces mêmes prix de gros, soit une différence de près de 30 % sur les prix de détail, à tous ces camarades prisonniers, sur présentation de la carte d'Amicale

Grand choix de costumes, pardessus, vestes seules pantalons et gabardines

Bureau de vente : 3, rue Léouyer, Métro : Château-Rouge. Tél. MON 53-04

A. et R. BARRIÈRE frères

VINS FINS ET SPIRITUEUX

Prix spéciaux aux amicalistes de la part d'Armand Barrière

41 à 45 bis, Cours du Médoc, Bordeaux

(Ancien de l'Oflag XVII A - Baraque 22)

Représentants demandés

Une émouvante commémoration

Ainsi qu'il est maintenant de tradition, la F.N.C.P.G. et l'U.N.A.C. ont, en commun, rendu un solennel hommage à tous ceux qui sont morts pour que vive la France, — et en particulier à nos camarades victimes de la captivité, — en allant le 3 septembre, jour anniversaire de la mobilisation de 1939, raviver la Flamme du souvenir et déposer une offrande fleurie sur la tombe du Soldat Inconnu qui repose au pied de l'Arc de Triomphe.

Comme les années précédentes, c'est une véritable forêt d'étendards qui monta vers l'Etoile, précédée d'une musique militaire, du drapeau de la F.N.C.P.G. et de celui de l'U.N.A.C., confié à notre camarade André Barrier, délégué à l'Office départemental des A.C. et V.G. de la Seine.

Derrière étaient portées une énorme couronne dont le ruban tricolore unissait les noms de la Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre et de l'Union Nationale des Amicales de Camps et une autre offerte par la section française des Prisonniers de guerre belges qui ne manquent jamais de s'associer à leurs compagnons de misère français et de rappeler ainsi l'indéfectible attachement des deux peuples si souvent associés dans les mêmes périls et les mêmes souffrances.

Suivaient le Bureau fédéral de la F.N.C.P.G., — où l'on remarquait notamment Cuisinier et Bertin, président et président d'honneur; Beaudouin et Darchicourt, secrétaire et secrétaire général adjoint, — et le Comité Directeur de l'U.N.A.C. avec René Seydoux, président; Marcel Simonneau et Julien Toucane, vice-présidents; Henri Potot, secrétaire général; Louis Berthet et Elie-Jean Pascaud, trésorier et trésorier adjoint; Joseph Langevin et René Riché, délégués.

Puis venaient d'imposantes délégations de la Fédération, des Associations départementales de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne et des départements du Centre, ainsi que de larges représentations de la plupart des Amicales de Camps, qu'il convient de féliciter

d'avoir répondu nombreuses à notre appel.

Ce long cortège défila de l'avenue George-V jusqu'à la place de l'Etoile, au milieu d'une foule compacte malgré la pluie fine tombant d'un ciel gris qui ajoutait encore à la mélancolie de cette manifestation du souvenir.

A l'Arc de Triomphe, les représentants du ministre des A.C. et du ministre du Budget se joignirent aux anciens P.G. pour la traditionnelle et toujours émouvante cérémonie.

Après qu'eurent été déposées les couronnes, par notre ami Julien Toucane et le président de l'A.D. P.G. de Seine-et-Marne, d'une part, les représentants de nos camarades belges, d'autre part, Cuisinier, Seydoux et Bertin ranimèrent la Flamme.

Et la poignante sonnerie « Aux Morts » retentit suivie d'un émouvant silence pendant lequel tous les assistants élevèrent leur pensée vers tant de compagnons qui ne sont pas revenus, ou ne sont rentrés au pays natal que pour y mourir, mais dont le souvenir reste vivant dans nos cœurs et dans nos esprits.



RADIO-CARILLON

A. NOEL - CONSTRUCTEUR

EX-P.G.

10, RUE PIERRE-PICARD - PARIS-18^e

FOURNISSEUR DE LA F.N.C.P.G. ET ŒUVRES A.G.P.G.

Par ma méthode de vente directe, les prix les plus intéressants...

Rien à payer à la commande

REGLEMENT HUIT JOURS APRES

RÉCEPTION DE L'APPAREIL

CARILLON 621

MODÈLE NOYEN

6 LAMPES RIMLOCK

TOUTES ONDES - HAUT-PARLEUR 17"

15.600' - 16.100'

GARANTIE TOTALE

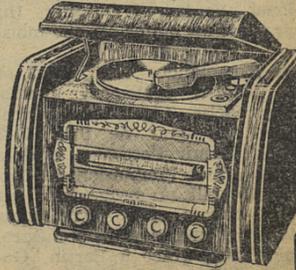
APPAREIL TROIS ANS - LAMPES: HUIT MOIS

12 MODÈLES 6 & 8 LAMPES

EXPÉDITION DANS TOUTE LA FRANCE

CORSE - AFRIQUE DU NORD PAR AVION

SUR DEMANDE, FACILITÉS DE PAIEMENT



COMBINÉ RADIO et PHONO

MODÈLE LUXE - 6 LAMPES RIMLOCK

4 GAMES D'ONDES - MOTEUR 78 TOURS

33.000' - 33.600'

Même modèle en MICROSILLON 33 Tours - 1 1/2 h. d'audition

SANS INTERMÉDIAIRES DIRECTEMENT DE MON ATELIER

(Suite de la page 3)

C'est surtout la fin de l'année 1941 qui vit éclore tant de nouvelles troupes de théâtre. Le mirage « Libération » était désormais dissipé. On s'enracinait dans la captivité pour un temps indéterminé. Mais, malgré nos malheurs et nos déceptions, il fallait rester « propre », c'est-à-dire intact au moral. Pour nous aider dans cette tâche, quel meilleur adjuvant que le théâtre ?

Aussi bien au Kommando 20016, le dévoué Lucien Catty mène tambour battant une joyeuse troupe composée de Desjardins, Chollet, Charlet, Thévenod, Pied, Rabouin et Blaupied.

Grâce à eux le cap de 1941 sera malgré tout joyeusement franchi et c'est avec une lueur d'espoir vers une délivrance prochaine (!) qu'ils entameront 1942.

Et, au Kommando 18041, d'un effectif de 40 prisonniers, on ne craint pas de monter pour le Noël 1941 une revue « Tous en K.G. », de Roubentzick. Le spectacle fut mis au point par des répétitions qui avaient lieu chaque soir au retour du travail. Tous les acteurs avaient vraiment le feu sacré. Que ce soit Bucher ou Texereau et les autres Erdreich, Jeantils, Desreumeaux, Manificier, Boldin, Brosard, Leblond, Nebulle, Michel, Ovigny, Gossé, Carré, Chollet, sans compter notre ami Jules Carlier que nous retrouverons plus tard avec sa trompette dans l'orchestre du Waldho, tous ont travaillé d'arrache-pied pour distraire leurs camarades et chasser le cafard des soirées monotones.

Mais voici que le Kommando 20002 donne de la voix et de la trompette. Un titre bucolique : « Les Troubadours du Barbelé » fut décerné à la joyeuse cohorte artistique par Lacharney et Lagny, chargés de distraire les quelque 350 K.G. de l'endroit. Sous l'impulsion de Grignon, qui devait devenir plus tard le célèbre clown blanc « Marko », un orchestre fut monté qui fit entendre à ses auditeurs ravis tout un répertoire moderne et classique, français et allemand, allant de Strauss... aux chansons de Georgius. Citons parmi les dévoués, Pisiert, Lefèvre, Lagny, Delrieu, Sigliani, Charles, Renneville, Sorieul, Larriue, Lairandat, Bogle, Vancau, Chicheil, Code, Cuzol, Paul Malleret, Rogier, Basset, etc... La renommée de la troupe parvint jusqu'au camp et les officiels décidèrent de lui faire accomplir une tournée. Et c'est ainsi qu'Onsmettingen, Tailfingen et Ebingen reçurent la visite des « Troubadours du Barbelé ».

Aux Kommandos 22002 et 7710, c'est le « Rideau de Papier » qui charme les loisirs des K.G. L'animateur en est notre ami Hadjadj qui dirige avec sa compétence et son entrain coutumiers la troupe des « Copains ». Là, nous retrouvons également notre ami Qui-chaud. Avec eux on distingue Robic, Lefort, Hoche, Borgel, Despontin. Les Kommandos de Schramberg, grâce au « Rideau de Papier » et grâce surtout à Hadjadj, pourront vivre quelques heures de saine gaieté.

C'est au tour du Kommando 22012, situé dans une jolie petite ville du Wurtemberg, de posséder sa troupe : « Les Joyeux Locataires ». Le titre est tout un programme; comme disait l'un des pensionnaires : « On ne paye pas de loyer, alors pourquoi s'en faire ? ». Le directeur de cette joyeuse section théâtrale est Reibel. Parmi les artistes nous relevons nos amis Aubry, Carlier, Hecht, Mariani, Matence, Leipp, Vagne, Vamvynsbergue, Lecoq, Duseaux, Groux, François, Sénéchal, Hardoux, Martinet, Bidault, Gouth, Dieinger, Verdré et Durosier. Un programme est donné chaque mois.

Les Kommandos 7709, 10012 et 20055 veulent également monter des spectacles. Les fêtes de Noël 1942 et du Jour de l'An 1943 allaient fournir l'occasion espérée par tous. Sous l'impulsion de Cortey et Toumit un programme fut monté, hélas ! sans décor, sans costumes et presque sans orchestre. Et pourtant, grâce à Fortin, Godin et à Duhamel, le « Loufoc Jazz » présente un ensemble musical très satisfaisant. Quant au « Théâtre en Herbe », avec ses pensionnaires Vigneau, Toumit, Godin, Cortey, Pauwels, Josse, Dubois, Dumaine, Coriou, Panchet

et Lachowski, il peut rivaliser avec les troupes des autres Kommandos.

Dans les Kommandos 11001 et 21006, des acteurs amateurs se révelent de véritables artistes devant leurs camarades. Ces dévoués se nomment Bourel, Kaufmann, Richy, Drouet, Nalberg, Rayot, Fremy, Cramey, Vester, Louis et Lallemand.

Le départ est vraiment donné. Le théâtre et le music-hall ont pris pied dans tous les Kommandos, grands ou petits, devant les Wachmann éberlués par tant de fantaisie. Le prisonnier français

est vraiment un dénicheur. Avec un local désert, il fait une salle de théâtre fraîche, pimpante, où une scène minuscule est dotée de toute la machinerie moderne. Les débuts furent toujours laborieux. Ainsi, à Ebingen, « Les Sans-Souci » travaillent avec obstination pour débiter le 15 novembre 1943. Mais, grâce à Schmidt, Préaux, Bibolet, Bottemer, Déjardin, Desplanques, Dossmann, Henry, Housiaux, Lejeune, Louchet, Mahouin, Richard, Robert, Salmon et Thévenot, la représentation inaugurale fut un triomphe. Par la suite, de nombreux départs furent enregistrés mais la troupe théâtrale

est restée fidèle à son idéal : divertir les camarades restés derrière les barbelés, maintenir élevé leur moral, faire oublier durant quelques heures la tristesse de la captivité.

Au Kommando 22076, à Tuttlingen, la troupe « Clodo's » est en plein épanouissement. Peut-il en être autrement avec les Delorme, Duncis, Chenot, Dugier, Commenge, Jacouton, Chicard, Gamard, Selzer, Berhuy, Lazelée, Scharinger, Wosniak.

Et voici « Bouteillon » qui fait son entrée dans le monde

artistique; c'est la troupe des Kommandos 10013 et 20034, de Frommern. C'est notre ami Lamidiaux, que nous reverrons plus tard au Lazarett de Villingen, qui en est l'animateur. Citons quelques pensionnaires du « Bouteillon » : Terrisse, Ragon, Leleu, Hesse, Henry, Cunninck, Hug, Bredeloux, Bougle et Ducharme.

Au Kommando 22032, Bozon, Carrière, Oberski, Perrin, Uriot, Bannin, Lisiecki, Chauvet, Bouffier, Barthélémy, Alexis, Renaud, Lallement, Vernus, Houzelot, Fredeux, Garguy, Oelhoffen, Bonnin, Thollon, Liaumont, Intertaglia, Grondin, Scheppler, Steinhaus et combien d'autres se sont chargés de procurer de saines distractions aux 300 locataires.

Le « Palais des 300 » domine dans la région de Tubingen et de Mossingen et la troupe du Kommando 23005 joue avec un brio magnifique les pièces du répertoire moderne. Grâce à Coutard, à la ténacité légendaire, la troupe va de l'avant avec un dynamisme remarquable. Et les Corboz, Brandt, Thiéry, Armbruster, Cartier, Aubouin, Ponvert, Jacob et Prud'homme font preuve d'un allant splendide.

Au Lazarett de Ravensburg, les « Felies Weingarten » jouent par intermittences. Malgré les dévoués Masson, Lafaurie, Wagner, Joanny, François, Blondel, Pruvost et Ventillard, le théâtre a bien du mal à s'implanter à l'hôpital. Malgré tout, quelques séances artistiques remportent de beaux succès et leur rareté est fort déplorée par tous les malades.

Et voici un titre vraiment prometteur : « Y a de la joie ». C'est ainsi que fut baptisé le petit théâtre du Kommando 29003. Quel plus bel exemple à citer que celui des joyeux pensionnaires du petit Kommando. Ce sont vraiment des chasseurs de cafard et nous sommes heureux de citer dans cette belle phalange Thénard, Missonnier, Lacugne, Prunier, Mondiot, Ceroy, Ista, Sanson, Navel, Durand, Edart, etc...

Au Kommando 7034, le Dr Girard, Bob Hornstein, Raymond Lafoucade, Jean Missonnier assurent la continuité des loisirs par une organisation impeccable dont l'idée communautaire prime l'idée vedette. Leur but : soulager un peu, par un effort supplémentaire pris sur leurs maigres heures de repos, la peine et l'ennui de leurs compagnons de captivité.

Nous ne pouvons citer tous les Kommandos qui possédaient une troupe de théâtre, le format de notre petit bulletin ne pourrait y suffire. Mais que tous sachent bien, artistes occasionnels ou vedettes notoires, que nous les englobons tous dans notre reconnaissance. Faire rire, amuser son prochain n'est pas à la portée du premier venu. Faire rire un prisonnier est un travail délicat car dans sa joie l'homme a toujours cette arrière-pensée qui freine son enthousiasme : « Je suis enchaîné et pour combien de temps ? ». La victoire, la grande victoire, de nos amis artistes fut de faire oublier à leurs frères malheureux, pendant de trop courts instants, hélas ! qu'ils étaient dans les barbelés. Ce résultat est vraiment magnifique car il ne faut pas oublier que l'artiste qui se dévouait était lui-même un prisonnier et qu'il avait les mêmes soucis que ses frères de captivité.

Cet article vous a peut-être paru ennuyeux par suite du trop grand nombre de citations ou de l'énumération des artistes du Stalag. Vous en connaissez quelques-uns, les autres étant pour vous de sublimes inconnus que vous rencontrez pour la première fois. C'est certain. Mais il est une façon de prouver à tous ces amis qui firent tant de bien autour d'eux, c'est de ramener leur nom à notre mémoire car tous ils furent à la pointe du combat, à celui que nous livrions au sinistre cafard et, si certains d'entre nous n'ont pas sombré dans le néant, c'est à ces dévoués qu'ils le doivent. Aussi, ayant été à la peine, il est juste que, pour une fois, nos artistes bénévoles soient à l'honneur.

Merci à tous. **H. Perron.**
(Cet article a été écrit à l'aide de la collection du « Captif de la Forêt Noire » et de nos souvenirs personnels.)

UNE BONNE PRISE

(Suite de la page 2)

Wilhelm roulait de gros yeux blancs et plissait son long nez, comme un lapin broutant une feuille de chou.

On voyait s'agiter fébrilement les longs poils qui lui sortaient des narines, à mesure que la colère le gagnait. Car, sans que personne intervint, il finissait par être rouge de colère et par taper sur la table.

Oh ! ce n'était pas dangereux et, à part les prisonniers, les autres convives n'y prêtaient guère attention.

A bout de souffle, Wilhelm brandissait enfin désespérément sa tabatière et, après de véhémentes injures lancées à l'adresse d'auditeurs invisibles, il concluait sur un ton larmoyant :

— Hure Krieg !... Nichts zum schnupfen. Nichts, gar nichts !...

Puis un peu calmé, il se levait pesamment, glissait la tabatière, d'un geste las, dans sa poche et se dirigeait vers la porte en claudiquant...

Wilhelm était pourtant tout le contraire d'un violent. Lorsqu'avant la guerre on trouvait du tabac à priser à foison, jamais on ne l'entendait récriminer. Un peu simple d'esprit, sans famille, il passait pour le modèle des valets. A près de soixante ans, c'est à peine s'il avait changé quatre fois de ferme. Ponctuel, silencieux, dur à la besogne, il s'occupait de 25 vaches, les soignant, les traquant, les nettoyant pour un maigre salaire et trouvant cela, au surplus, tout naturel.

Il n'avait que peu de besoins et ses aspirations restaient très modestes : une bouteille de bière, le dimanche, un schnaps, à l'occasion, mais surtout son tabac à priser...

C'était en somme son seul plaisir, un plaisir d'ailleurs adapté à son travail ! Avec les poussières de foin, il fallait bien, de temps à autre, se déboucher le nez ! Et puis, dans les fenils et les étables, aucun danger de mettre le feu. Aussi que de bonnes prises ne prenait-il pas, avant guerre !... Quelle volupté de saisir une bonne pincée entre le pouce et l'index et de renifler longuement une narine après l'autre !...

Ces jouissances indicibles appartenaient à des temps révolus. La guerre, à mesure qu'elle se prolongeait, ne favorisait pas le renouvellement des stocks de tabac à priser.

De rare, à partir de 1942, la précieuse marchandise était devenue introuvable, en cette année 1944. Sans doute, la débitante en recevait-elle encore quelque peu !... Mais il y avait tant de gens prioritaires : les personnalités influentes de la commune qu'il convenait de ménager, puis les amis à qui on ne pouvait guère refuser, enfin tous ceux qui apportaient des produits comestibles à troquer...

Lui, si petit personnage, qui n'avait rien à offrir en échange, il ne faisait que d'infructueuses visites au magasin local. La grosse Maria, la marchande, certes était très affable, mais ses paroles de consolation ne remplissaient pas la tabatière !...

C'est depuis cette époque que son caractère s'était aigri. Quand il revenait, ainsi, ulcéré de ses vaines démarches, il avait pris l'habitude de marmonner seul. La pénurie s'accroissant, il ne se gênait plus, en cette fin d'année 1944, pour en tenir responsables les hauts dignitaires du régime. Le sachant inoffensif, les gens du village en souriaient et certains s'employaient même à l'exciter habilement. Il était devenu fréquent de voir Wilhelm, dans la rue, lever le poing sans souci de prudence et multiplier, à l'égard des dirigeants, ces

épithètes péjoratives, dont le dialecte souabe est si riche...

Ce soir-là, à l'issue du repas, le vacher se montrait particulièrement sombre. Les nouvelles du front n'étaient guère réjouissantes mais, pas plus que les tristes perspectives d'avenir envisagées par ses compatriotes, elles n'influaient sur son moral. Non ! ce qui le rendait d'humeur chagrine, c'était une déception enregistrée dans l'après-midi : un gros fermier du voisinage, qui de longue date lui promettait de quoi garnir sa tabatière, avait amené sa vache au taureau, sur le soir ; mais, une fois de plus, il n'avait pas répondu aux espérances de Wilhelm ; la tabatière était restée vide...

Sans se soucier des propos pessimistes du charretier, son vis-à-vis, il allait, comme chaque soir, mettre la main à sa poche, quand son attention fut éveillée par le comportement des deux prisonniers.

André, le « Belcier », faisait re-

Les frais de correspondance sont énormes. Quand vous nous écrivez joignez un timbre pour la réponse
Merci !

Barbelades

Le saviez-vous ? « Boche », mot généralisé par la guerre 1914-1918, a son origine dans l'imprimerie.

Car dans les imprimeries, ce mot « Boche » servait à désigner les ouvriers allemands ou d'origine germanique, de compréhension difficile.

Dans son édition de 1878, le remarquable ouvrage « La langue verte typographique », de Boutmy, en fait mention.

Depuis il a quitté l'argot typographique pour entrer avec éclat dans le domaine populaire.

« Chauvins » tire son origine de la pièce créée en 1831 à Paris : « La Cocarde », pièce patriotique des vaudevillistes bien connus, les frères Cognards.

Le héros en était Chauvin, parfait soldat qui chantait la complainte du soldat d'Afrique réduit à manger de la viande de chameau, de plus très dure, et l'avalant avec entrain par patriotisme.

Le lendemain, le Tout-Paris l'adoptait. Le mot fit fureur et depuis figure, non seulement dans le vocabulaire français, mais aussi dans tout dictionnaire.

André Chabert, ex-V A-V B.

TOUTES ASSURANCES

VIE - ACCIDENTS - INCENDIE VOL
VELOS - MOTOS - AUTOS
DEFENSE ET RECOURS

écrire à

Henri MARTIN

ASSUREUR-CONSEIL
17, rue de la Fédération
Montreuil (Seine)

REDUCTIONS SPECIALES
ET CONSEILS GRATUITS

aux membres
de l'Amicale V B seulement

nifler à son camarade, une petite boîte oblongue et qui contenait, apparemment, une poudre jaunâtre. Le « Franzose » respirait à petits coups, montrant par ses expressions significatives, son évidente satisfaction.

Vivement intéressé, Wilhelm, s'informa immédiatement :

— Was ist, André ?

— Das ist nichts, nichts !...

— Sagt mir, du, lump ! Was hast du, im Schactel ?

André, prenant tout son temps, répondit d'un ton détaché comme s'il s'agissait d'une chose sans importance :

— Das ist nichts ! Französisch Schnuphtabak !

— So ! so !...

Haletant d'émotion, Wilhelm contemplait fixement la boîte sans pouvoir émettre d'autres sons que des « So »... Les yeux brillants, il dardait, sur la poudre jaune, des prunelles fascinées...

Un long silence suivit... Henri, le « Franzose », grand escogriffe aux cheveux frisés, faisait sauter la boîte dans la paume de sa main.

— Ist es gut, französisch Schnuphtabak ?

— Freilich ! Sehr gut, aber stark, zu stark !

Wilhelm sourit. « Trop fort », qu'ils disaient les Français. Comme s'il y avait du tabac trop fort pour Wilhelm ! ! !

— Alors, tu veux le goûter, Wilhelm ?

S'il voulait ! Le bout des doigts lui en picotait déjà !

— Tiens, regarde ! En France, on fait comme ça ! Les deux narines à la fois. C'est meilleur ! ! !

Fieusement, Wilhelm puisait dans la boîte, sans plus attendre. Le tabac avait décidément une drôle de couleur. Mais, bah !, ces Français ne font jamais rien comme les autres...

— Prends-en une bonne, va ! ne te gêne pas !

Conseil inutile. Le vacher y mettait trois doigts pour en prendre davantage.

— Maintenant avec l'autre main !...

Savourant déjà le plaisir, Wilhelm renversa la tête et, les doigts bien en place, huma si fort des deux narines ensemble, qu'on aurait cru entendre un couple de bœufs asthmatiques...

Une horrible grimace se peignit aussitôt sur son visage. Il devint rouge comme une chéchia de zouave endimanché, tandis que d'abondantes larmes lui sortaient des yeux. Et il se mit à éternuer, le corps plié en deux !...

Puis ce furent des toussotements, des crachottements, cependant que la sueur coulait à grosses gouttes sur ses joues rugueuses.

Les deux prisonniers, qui se tenaient les côtes, s'approchèrent, compatissants.

— Allons Wilhelm, prends-en une autre, ça va te remettre !...

Mais Wilhelm, tout secoué de frissons, faisait de grands gestes de dénégation.

— Nein, nein, Nicht gut, zu stark, zu stark !

Tous les spectateurs s'esclaffaient bruyamment... Et le malheureux vacher, furibond, ne cessait d'éternuer et de souffler à en perdre haleine...

Dans la rue, les deux compères, se poussant du coude, riaient sans pouvoir s'arrêter. Leur hilarité durait encore quand ils parvinrent au Kommando. Ce fut, vous pouvez le croire, une joyeuse soirée, quand André mimait la scène, sans omettre un détail.

La fameuse boîte était arrivée la veille, dans un colis du Canada, destiné aux Belges. Elle portait comme indication : « Mustard Powder » !...

Mle 23.653.

MATHUSALEM

(Suite de la page 2)

Mais, un jour, du côté de l'Est, l'horizon s'obscurcit. Ce fut la guerre. D'abord la drôle, ensuite la vraie. Et notre gardien vit passer devant sa porte des autos et des autos à en avoir le « tournis » et qui toutes prenaient la route de Bordeaux à croire que l'on s'attendait à un débarquement allemand sur la côte d'Emeraude. Mais pas une d'entre elles ne s'arrêtait. Notre brave pompiste n'était pas loin de deviner que le débarquement était imminent et que l'Etat-Major, comme il se doit, allait de l'avant pour jeter les bases d'une résistance invincible. Parfois un camion plein de troupes stoppait devant la pompe et le conducteur, impérativement, demandait de l'essence.

— Vous avez un bon ? réclamait le pompiste.

— C'est bien le moment de réclamer un bon ! Tu la gardes pour les Boches ton essence ! Tu parles d'une bille de « clown » !

Toute sa moelle de patriote en tremblait. Garder l'essence pour les Boches, non mais ! Alors que, là-bas, à six kilomètres devant sa maison, les tourelles de la ligne Maginot bravaient le ciel de leurs 420. Mais notre homme restait stoïque, regrettant le temps d'active où il aurait collé « quatre pains en moins d'eux ! » aux énergumènes. Une fois, il faillit se faire casser la figure. A un conducteur d'une camionnette, bourrée jusqu'à la queue, il osa demander :

« Alors les gars ! vous allez les recevoir ? »

Une bordée d'injures fut la seule réponse et, si ce n'eût été l'envie pressante de faire de la route qui torturait les habitants de la camionnette, notre pompiste aurait passé un fort mauvais quart d'heure.

Après les autos, les camions, les voitures, les bicyclettes, passa la piétaille ! Un joli désordre ! C'était honteux à voir. Il ne comprenait pas, dans sa candeur naïve, que les officiers fussent passés les premiers et que les soldats traînaient à l'arrière sans commandement apparent. Et des soldats dans quel état : sans fusil, sans sac, sans casque. Un véritable troupeau ! Que voulait dire cette débandade ?

Ecœuré, notre pompiste s'était enfermé dans sa maison, tous volets tirés, pour ne pas voir ce spectacle.

Puis un jour, il n'y eut plus rien sur la grande route. Une journée se passa sans qu'il vit âme qui vive. Inquiet de ce silence, le soir, il sortit sur le seuil de sa porte et ce que son regard aperçut lui « retourna les sangs » : à deux cents mètres du dépôt, un détachement motorisé était arrêté ; des hommes en vert étudiaient la carte de la région.

« Ah ! ben m..., des Boches ! Ah ça, alors ! par où sont-ils passés ? Et moi qu'est-ce que je vais foutre ? »

Mais la décision étant la force principale de l'armée pompiste, notre gardien fit un demi-tour impeccable et se précipita dans sa maison, en criant : « Vite, mon uniforme ! » Et, en deux temps, il endossa la seule tenue qui lui restait, la « tenue fantôme » qui mijotait dans un bouillon de naphthaline depuis le 14 juillet précédent. Ainsi l'ennemi pouvait se présenter, l'armée française était prête à le recevoir.

Et, quand à la porte du dépôt la sonnette d'appel jeta un « drélin » impérial, il se langua à toute allure vers l'entrée principale et l'ouvrit toute grande à l'invasion.

A l'Allemand éberlué d'avoir devant lui un soldat français, il se présenta en claquant les talons : « Adjudant-chef X..., chef du dépôt ».

Vissant son monocle dans l'orbite droite, l'Allemand scruta le fossile quaternaire qui lui faisait face, rendit le salut et, se retournant vers un groupe d'hommes, mitraillait au poing : « So ! zwei Stücken... »

Et l'adjudant-chef fut emballé... Son arrivée à Villingen, un mois après, fut un événement. Tout le monde voulait voir ce phénomène qui avait été capturé une minute après avoir revêtu l'uniforme et qui ne comptait pas à l'effectif de l'armée française.

Il avait, le pauvre homme, perdu toute sa superbe. Il allait de groupe en groupe en questionnant : « Croyez-vous qu'ils peuvent me garder encore longtemps ? Car, après tout, je ne suis pas mobi-

lisable ! A mon âge, vous pensez ! »

Il aurait pu être le grand-père de ceux qu'il questionnait. Quelques-uns, touchés par son désarroi, le rassuraient. D'autres, les plus nombreux, qui étaient au courant des circonstances de sa capture, brossaient à grands traits les affres d'une captivité longue et pénible sans se douter, les malheureux, qu'ils n'étaient pas loin de la vérité.

Pendant le transport de France à Villingen, l'adjudant-chef hors-cadres s'était fait un ami : le sergent Maljette, un brave gars du Quercy, pince-sans-rire inimitable, à la moustache conquérante. Maljette ne cessait de dire à son pitoyable compagnon : « Si tu connais un plus... andouille que toi (il employait même un mot plus ore), va tout de suite l'occire afin de rester le roi. Ah ! t'es pas près de la revoir ta pauvre vieille, pauvre ballot ! » Et l'ancien pompiste pleurait à chaudes larmes.

Toute la journée, il errait dans le camp comme une âme en peine. Il était la providence des morfaloux qui venaient sans pitié l'aider à manger sa maigre ration. Tous les après-midi, il allait à la Kommandantur. On ne voyait plus que sa maigre silhouette dans les bureaux. Il contait aux Allemands

son désespoir : « Sa pauvre vieille devait le croire fusillé ! Elle l'avait vu partir de la maison, traverser la cour, ouvrir la porte, sortir et... plus personne depuis deux mois. Avec ça, les lettres ne partaient pas. Tout s'en mêlait ! » Les Allemands le renvoyaient en lui disant pour le calmer : « Bientôt partir Frankreich ».

Des prisonniers le guettaient à la sortie des bureaux pour savoir ce que disaient les Allemands sur la durée de sa captivité. Et l'adjudant-chef, tout heureux d'apporter la bonne nouvelle, criait dès le seuil de la porte : « On va partir en France, les gars, c'est du peu ». On l'acclamait. Certain soir, il fut porté en triomphe pour avoir annoncé que le départ était fixé au dimanche suivant. Pensez donc, on était le jeudi. Quelques-uns, sûrs du fait, allèrent préparer leurs paquets.

Mais, de jour en jour, le départ fut reporté et bientôt l'adjudant-chef fut considéré comme le roi des fumistes.

Lui-même ne croyait plus à l'envolée définitive et sa grande taille se courbait. On ne le distinguait plus des ramasseurs de mégots. Mais le coup de grâce lui fut donné par Maljette qui, un matin, au réveil, voyant son collègue se gratter, lui lança : « Dis donc, mon adjudant, je crois que t'as des

pour ! Faudra envoyer tout ça à la vapeur ». Et dès l'après-midi le bel uniforme passa dans le ventre de la locomotive, alors que le pompiste, nu sous une couverture, grelottait au chaud soleil d'août.

Après deux mois de captivité, notre homme avait maigri de plus de 15 kilos. L'ennui le minait et surtout la peur de mourir en captivité. Il voyait ses forces décliner et rien que de le constater lui tordait les entrailles. Les « Abort » n'avaient pas de plus fidèle client. Un jour, enfin, pris de pitié, le commandant du camp l'envoya à la Waldkaserne à la visite du lieutenant-médecin Damazio. Le sympathique docteur dut entendre le Nième récit de la mésaventure du pompiste. Un bon d'hôpital en fut le résultat. L'ami Maljette, qui traînait une flemme dévorante, fut hospitalisé pour bronchite. Le médecin-chef, à l'époque le capitaine Merle, venait de faire deux acquisitions de choix. Maljette, à son arrivée, clamait dans tous les couloirs qu'il avait amené avec lui Mathusalem. Et ce surnom resta à l'adjudant.

Si Maljette loupait consciencieusement (sur les ordres du médecin-chef) les visites des docteurs allemands, il n'en était pas de même de Mathusalem. Lui, pas de danger qu'il manquât la contre-visite allemande ; il en aurait même rede-

mandé. Aussi bien, dès qu'il voyait un Allemand pénétrer dans la salle N° 1, que ce fût le terrible Bouboule ou le gros et débonnaire Wintermantel, il se précipitait devant et lui faisait un compte rendu détaillé de sa nuit passée : d'après ses explications, il avait de l'urémie, du diabète, de la bronchite chronique, de la sciaticité, des rhumatismes et même les fièvres qu'il avait contractées en 1919 au Liban. Bien entendu ! il avait repris ses visites au bureau allemand de l'hôpital. Le gros Wintermantel lui avait accordé une entrevue et tous les deux avaient pleuré sur les malheurs du grand-père. Ce fut une bien belle manifestation de solidarité franco-allemande, Mathusalem en avait rapporté la certitude d'être D.U. Mais, tant que cette décision ne serait pas sanctionnée par un papier officiel, notre ancien pompiste n'arrêterait pas ses efforts. Il encombra le laboratoire de ses analyses d'urine et de ses prises de sang. Un matin, cependant, notre pauvre Mathusalem crut sa dernière heure venue. Maljette en était l'innocent responsable. La veille, l'adjudant-chef avait préparé sur sa table de chevet tous les éléments pour un prélèvement d'urine impeccable. Des cachets : le n° 1 pour faire dormir, le n° 2 pour calmer les douleurs, le n° 3 pour les maux de tête et le verre-éprouvette qu'il avait astiqué et fourbi comme pour une revue de détail. Maljette, astucieusement, sur les conseils de l'infirmier, subtilisa le cachet n° 1 et le remplaça par un cachet qui avait la propriété de colorer l'urine d'une teinte sanguine.

Le lendemain matin au réveil, Mathusalem se mit en fonction de recueillir le précieux liquide qu'il devait remettre avec son matricule au chimiste du laboratoire. Quelle ne fut pas sa stupeur en voyant déverser dans le verre-éprouvette un liquide rouge sang.

Toute la salle n° 1 fut réveillée par le cri d'épouvante que lança l'adjudant. Tous, sauf Maljette qui depuis un bon moment guettait le réveil de son compère. Il fut bien puni de sa curiosité car Mathusalem, dans un geste impulsif de désespoir, lâcha le verre qui s'en vint choir avec son contenu en pleine figure de Maljette. Complètement effondré, l'adjudant gisait sur son lit, clamant : « Je suis foutu ! Allez chercher le docteur ! vite ! vite ! », pendant que Maljette, le visage ruisselant, se précipitait aux lavabos en hurlant : « Ah, le cochon ! Ah, le cochon ! j'en ai plein les moustaches ! Allez chercher Censier qu'il me les rase ! »

Toute la salle n° 1 était en effervescence. Quelques-uns parlaient d'aller chercher le Père Aumônier, d'autres d'aller réveiller le capitaine Merle, car l'attaque semblait sérieuse.

Le pauvre pompiste, lui, sur son lit, continuait à geindre. Il regardait les uns et les autres d'un regard anxieux cherchant une parole de consolation, de réconfort. De ses lèvres esangues, ne sortait qu'une longue plainte : « J'ai mal ! j'ai mal ! » ne cessait-il de répéter.

Heureusement qu'arriva l'infirmier de la salle (si mes souvenirs sont fidèles, ce devait être le grand Daniel, un gai luron). Vite, il comprit le désespoir du pauvre Mathusalem et le rassura : « Voyons, mon pauvre vieux, faut pas t'en faire. Tu t'es trompé de cachet, voilà tout. Tu as pris celui de Maljette et lui a pris le tien. Ça n'a pas d'importance, c'est tout à fait inoffensif, etc., etc... »

Rassuré, Mathusalem renouait à la vie. Son visage reprenait ses couleurs habituelles et c'est tout à fait rasséréné qu'il se glissa entre les draps. Il eut cependant un moment d'inquiétude en voyant un inconnu au visage glabre venir occuper le lit de son ami. Etait-il encore le jouet d'une hallucination ? Non ! car l'inconnu, avec la voix du sergent Maljette, l'enquiquinait copieusement : « En voilà un corniaud ! la prochaine fois tu iras remplir tes verres dans le vestibule ! Pour la dégustation, t'iras en chercher un autre... j'peux pas m'acheter une paire de moustaches tous les jours, non !... »

Les malheurs de l'adjudant-chef prirent fin en décembre 1940. Il fut du premier convoi de D.U. qui partit vers la Suisse. Il était tout heureux d'aller rejoindre sa vieille compagne, ses enfants, sa maison et sa pompe à essence.

H. Perron.

Le carnet du V B

C'est vraiment la période des vacances. Le préposé au Carnet s'en aperçoit par la faible densité du courrier. Il ne s'en plaint pas d'ailleurs car avec la souscription il a vraiment eu une année chargée. Et vraiment, si tous ceux qui ont écrit à l'Amicale étaient présents à notre Journée nationale du 5 octobre, il faudrait repousser les murs du Bouthéon jusqu'à la place de la Trinité. Malgré tout, votre correspondant officiel espère bien rencontrer un grand nombre d'entre eux autour des tables du banquet.

Ecrire c'est bien, se voir c'est mieux. Envoyer un bonjour amical par lettre ne vaut pas une poignée de mains franche et cordiale. Et puis il y a tant de souvenirs qui reviennent à la mémoire quand on rencontre un copain de captivité.

Par son emploi, le préposé au Carnet est obligé de lire toutes les lettres qui arrivent à l'Amicale et il peut vous dire, mais ne le répétez pas, car c'est une surprise que le Bureau vous réserve, que nos amis belges s'apprennent à déplacer pour le 5 octobre, un véritable Commando. Vous serez sûrs de trouver parmi eux d'anciens camarades de captivité. Que tous ceux qui furent en relation avec les gars au pompon n'hésitent pas à affronter les fatigues d'un voyage pour venir trinquer avec eux au Bouthéon.

AU COURRIER

Notre ami Théophile Desjardins nous fait part de son changement d'adresse. Il a désormais établi son P.C. au 32, boulevard d'Ormesson, à Enghien-les-Bains. Il profite de l'occasion pour adresser son bon souvenir à tous les amis, et en particulier à Frantz et à Piffaut. Malheureusement, notre ami n'a pu assister cette année aux manifestations de l'Amicale par suite du décès de sa belle-mère, survenu au début de mars 1952. Que Desjardins veuille bien trouver ici toutes les condoléances attristées de ses amis.

Notre ami Pierre Marche, 19, rue Madame-de-Staël, à Clichy (Seine), nous prie de transmettre toutes ses amitiés à ses anciens camarades de captivité. Voilà qui est fait. Mais que Marche n'oublie pas qu'il pourra en rencontrer un grand nombre à notre Journée du 5 octobre. Et, de Clichy au Bouthéon, c'est si facile de se déplacer attendu que cela descend (sur le plan).

Et voilà que Bordeaux, par la voix d'un de ses plus illustres représentants, nous avons nommé Louis David, 9, rue de la Tour-de-Gassies, donne de ses nouvelles. L'ancien trompette-acteur-divette-chef d'orchestre, dans une lettre adressée à notre trésorier, le charge de transmettre ses amitiés à tous et en particulier à Galhié, Gamarre, Bouisson.

Notre ami David nous promet une prochaine visite. Pourquoi pas le 5 octobre, Loulou, à notre Journée nationale ?

Notre camarade belge Lucien For-

ge, 50, rue Vandervelde, à La Louvière (Belgique), qui faisait partie du Kdo du Roterberg, à Ulm (homme de confiance : Clergeot Roger ; infirmier : Grandpierre), aurait été heureux, de passage à Paris, de rencontrer ses anciens camarades de captivité et parmi eux : Ménager, Oudot, Wenger, Graux, Prigent, Faucheur, Chaput, Mallet, Klinckenber, Jacobs, Evsque. Malheureusement il ne nous a pas été possible de prévenir ces camarades, ne possédant pas leur adresse. Voici un exemple particulièrement frappant de l'utilité d'être membre de l'Amicale. Car notre correspondant belge, en nous signalant son passage à Paris pour le 24 juillet, nous écrivait : « Si un ou deux camarades dont les noms suivent (voir plus haut) pouvaient être prévenus, cela me ferait un immense plaisir ». Malgré toute notre bonne volonté nous n'avons pu donner satisfaction à notre ami belge.

Il ne faut pas oublier que l'Amicale reçoit ainsi un grand nombre de demandes de renseignements concernant les anciens membres de V B. Mais, hélas ! et nous le répétons encore, notre fichier ne comporte que dix-huit cents noms. Aussi le devoir de tout amicaliste est de nous aider à le compléter.)

C'est d'ailleurs ce que fait notre dévoué vice-président, notre ami le R. P. Jean Vernoux, qui, tout en nous faisant part de sa venue à notre Journée nationale, nous adresse une nouvelle adhésion, celle de notre camarade Albert Legay, rue Pasteur, à Courcelles-Lens (Pas-de-Calais), à qui

MAISONS

RECOMMANDEES

ANGEL & Fils, 10, quai de la Mégisserie, Paris (Graines potagères et fourragères - Graines de fleurs - Spécialité de graminées pour prairies et gazons - Oignons à fleurs - Plantes et arbres fruitiers - Rosiers - Cactées - Poteries).

Les Ambulances du Bois de Boulogne R. M. MOUNIER, 7, rue Fessard, Boulogne (Seine), MOL 19-27. Réduction de 10 % tous transports sur toutes distances pour anciens du V B.

G. MENIER, Optique, Photo, Cinéma, 22, rue du Faubourg - Saint - Martin, Paris (10^e).

André JACQUES, mécanographie, réparation, reconstruction, entretien de toutes machines à écrire et à calculer, 44, rue de Bellechasse, Paris (7^e). Inv. 49-80.

FAURE, Fourreur, 14, rue de la Banque, Paris (2^e).

nous souhaitons une amicale bienvenue.

Une lettre de notre ami Gaston Beauvais, 10, rue de l'Étang, à Mareil-Marly (Seine-et-Oise), nous apporte de ses bonnes nouvelles et tout irait parfaitement bien si la forte chaleur que nous subissons ne venait mettre la perturbation dans l'essor de son entreprise agricole. Espérons que de meilleurs jours viendront te récompenser, ami Beauvais.

L'humoriste et distingué co-auteur de la revue du Waldho, l'ami Henri Daubigny, a changé de domicile. Il a transféré ses pénates au 27 de la rue de l'Église, à Vincennes. Par lui, nous avons des nouvelles des amis Xavier Witz, 7, place Auban-Moët, à Epernay (Marne), et Auguste Riffle, qui réclame avec insistance son timbre de l'année. Si j'avais un tant soit peu d'influence auprès du trésorier, je dirais à l'ami Auguste : « Si tu veux ton timbre pour faire joujou, viens le chercher au Bouthéon, le 5 octobre ! ». Quant à l'entre-filet perfide concernant notre rédacteur en chef, il n'a pu entamer la parfaite sérénité de notre ami. Bien entendu, il repousse d'un pied ferme, plus ferme bien sûr que celui de la Riflette le matin du 25 décembre 1942, les insinuations de notre correspondant. Malgré la chaleur et les libations, le comptoir du Bouthéon l'a toujours vu en excellente forme.

Nous apprenons que notre ami Saint-Omer vient de subir une petite intervention chirurgicale. Au moment où paraîtront ces lignes, notre ami sera en pleine convalescence. Le Bureau de l'Amicale et ses amis lui adressent leurs meilleurs vœux de complet rétablissement. Il sera d'ailleurs complètement rétabli pour la Journée du 5 octobre où il espère en tourner quelques-unes.

Notre ami Lepage, Pavillon 54, Cité-Jardin, à Nanterre, nous fait part de la naissance de son second enfant, Didier, le 27 juillet 1952. Félicitations et meilleurs vœux de prospérité au nouveau petit V B.

Nous sommes en mesure de vous donner des nouvelles de notre ami Pankowick, grâce au « P'tit Chef ».

Le boxeur n° 1 du Stalag, le talentueux rival du regretté Cerdan, est installé cafetier au 8, avenue de Taillebourg, à Paris, 11^e (à quelques mètres du métro Nation). Il compte ouvrir bientôt une salle d'entraînement dans le quartier, comme professeur de boxe. On ne pourra pas dire du patron qu'il ne connaît pas son affaire.

Pour le moment, il est tout à son métier de restaurateur et c'est avec plaisir qu'il recevra les amis du Stalag. A titre indicatif, il fait restaurant dans des prix tout à fait modiques (ou à la carte pour les favorisés du sort qui peuvent se le permettre).

(Voir la suite page 8)

Des modifications aux Statuts

Au cours de l'Assemblée générale extraordinaire du 3 février 1952, notre ami Gaston Blin a donné lecture d'une proposition de modification des articles 1 et 6 des statuts.

Nos amis Gaudron et Viennet ont attiré alors l'attention de l'Assemblée sur le fait qu'une délibération de l'Assemblée sur ce point risquerait de n'être pas valable, le Bureau de l'Amicale n'ayant pas inscrit la modification des statuts dans l'ordre du jour.

Après interventions de divers camarades et notamment de Langevin, l'Assemblée générale a décidé que la modification des articles 1 et 6 des statuts serait proposée à l'Assemblée générale de 1953.

Voici le texte actuel et le texte proposé de ces deux articles.

Article 1 actuel

L'Association dite « Amicale du Stalag V B » est formée conformément aux dispositions de la loi du 1^{er} juillet 1901 sur l'initiative des prisonniers ayant été en captivité dans ce camp. L'Association portera en sous-titre « Les Captifs de la Forêt Noire » et le terme « Secrétariat de Camp » afin de perpétuer le nom de l'organisme qui sert de liaison entre les captifs et le pays pendant toute la durée de la captivité.

Le siège de l'Association est fixé, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e). Il sera transféré au siège de l'Union Nationale lorsque celle-ci sera créée. Sa durée comme celle de l'Union Nationale des Amicales de Camps est illimitée.

Article 1 proposé

L'Association dite « Amicale Nationale du Stalag V B » est formée conformément aux dispositions de la loi du 1^{er} juillet 1901, sur l'initiative des prisonniers ayant été en captivité dans ce camp.

L'Association portera en sous-titre « Les Captifs de la Forêt Noire » et le terme « Secrétariat de camp » afin de perpétuer le nom de l'organisme qui a servi de liaison entre les captifs et le pays pendant toute la durée de la captivité.

Le siège de l'Association est fixé 68, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris (9^e), au siège de l'Union Nationale des Amicales de Camps. Il sera modifié en cas de transfert du siège de l'Union Nationale des Amicales de Camps.

La durée de l'Association, comme celle de l'Union Nationale des Amicales de Camps, est illimitée.

Article 6 actuel

L'Association est administrée et dirigée par un Conseil de neuf membres au moins et de douze membres au plus (tous membres titulaires), qui est nommé par l'Assemblée générale pour trois ans, renouvelable par tiers tous les ans.

Si, par suite de démission ou pour toute autre cause, il doit être procédé à l'élection d'un nombre de membres du Conseil plus grand que le tiers sortant, les candidats qui obtiendront le plus de voix seront élus pour trois ans. Le Conseil sera ensuite complété par les candidats dans l'ordre déterminé par le vote, le candidat réunissant le plus de voix profitant du mandat le plus long.

Le Conseil comprend : un président, deux vice-présidents, un secrétaire général, un trésorier. Jusqu'au rapatriement de la totalité des prisonniers, le secrétaire de camp « seul, titulaire d'un mandat officiel de ses camarades encore captifs » assume en principe la présidence à titre provisoire. Une Assemblée générale sera tenue dans les six mois du retour général par les membres titulaires.

Chaque mandataire ne pourra représenter plus de vingt-cinq mandats. Les membres sortants sont rééligibles.

Article 6 proposé

L'Association est administrée et dirigée par un Conseil de neuf membres au moins et de douze membres au plus (tous membres titulaires), qui est nommé par l'Assemblée générale pour trois ans, renouvelable par tiers tous les ans.

Si, par suite de démission ou pour toute autre cause, il doit être procédé à l'élection d'un nombre de membres du Conseil plus grand que le tiers sortant, les trois candidats qui obtiendront le plus de voix seront élus pour trois ans.

Le Conseil sera ensuite complété par les candidats dans l'ordre déterminé par le vote, le candidat réunissant le plus de voix profitant du mandat le plus long.

Le vote en Assemblée générale pourra se faire par pouvoir, sur papier libre, à un membre titulaire ou à vie présent.

Les membres sortants sont rééligibles. Le Conseil d'administration comprend notamment :

Un président, trois vice-présidents, un secrétaire général, deux secrétaires généraux adjoints, un trésorier, un trésorier adjoint, élus chaque année, par les membres du Conseil, dans le mois suivant la date de l'Assemblée générale.

Au cours de l'Assemblée générale extraordinaire du 3 février 1952,

Langevin a précisé qu'en application de l'article 4 des statuts, l'Assemblée générale doit fixer le montant de la cotisation annuelle pour 1952 pour les membres titulaires, les membres associés actifs et les membres bienfaiteurs. Il a fait connaître que le Bureau de l'Amicale proposait de maintenir la cotisation annuelle à trois cents francs. Cette proposition a été adoptée à l'unanimité des membres présents.

Langevin a proposé ensuite que

le don unique des membres titulaires à vie et des membres honoraires soit porté à cinq mille fr. Cette proposition a été adoptée à l'unanimité.

Pour l'année 1953, le Bureau fait connaître son intention de maintenir les taux actuels des cotisations, c'est-à-dire :

Trois cents francs pour les membres titulaires, les membres associés actifs et les membres bienfaiteurs.

Cinq mille francs, don unique pour les membres titulaires à vie et les membres honoraires.

L'Assemblée générale de février 1953 aura à statuer sur ce point.

QUELQUES HISTOIRES RECUEILLIES POUR VOUS

Une histoire de mer

Le commandant d'un bateau amarré dans le port de New-York fit passer dans la presse locale l'annonce suivante : « On demande chasseur de rats. Bonne rétribution. Se présenter muni de références au steamer X... port de N.Y. »

Le lendemain de la publication, trois hommes se présentèrent au commandant.

Le premier, muni d'un « Fly-tox », assurait que son produit était d'une telle efficacité que d'un simple coup de son appareil il étendrait raides morts tous les rats du bateau...

— Trop dangereux votre produit, dit le commandant, ma cargaison risque d'être détériorée. Au suivant...

Le deuxième portait une souricière grand format :

— Avec cette souricière, dit-il, je prends douze rats à l'heure.

— Trop long, dit le commandant, il vous faudrait un mois pour nous purger de cette engeance. Au suivant...

Le troisième, le dernier, portait sur la tête un casque de motocycliste, était habillé d'un costume de scaphandrier et chaussé de bottes d'égoûtier. A la main droite, il tenait une hache de dimension respectable, à la main gauche, un grand couteau de cuisine. Au mousqueton du ceinturon était accroché un seau à demi rempli d'eau.

— Alors ? dit le commandant.

— Alors ? répond le troisième, je suis prêt ! Amenez les rats !

Une histoire de docteur

Justin, en se réveillant un matin, s'aperçut que son état général n'était pas au mieux.

Vite, il courut chez son docteur. Celui-ci le fit se déshabiller, l'auscultait sur toutes les faces, lui vérifia les réflexes, lui fit une prise de sang, et, son examen terminé, lui dit :

— Justin vous vous êtes alarmé pour rien. Votre état de santé est parfait. Tout fonctionne bien... à moins que... dites-moi, il me semble que vous avez le nombril un peu descendu... chez un homme normal il est beaucoup plus haut.

— Ah, docteur, faut pas vous alarmer pour ça. C'est la déformation professionnelle qui en est cause.

— Ah, dit le toubib. Qu'est-ce que vous faites dans le civil ?

— Je suis porte-drapeau à l'Amicale du V B.

Une histoire internationale

Un Américain, un Russe et un Français discutent sur les mérites des savants de leurs pays respectifs.

— Chez nous, dit l'Américain, nos savants ont inventé un robot parlant qui répond dans toutes les langues aux questions qu'on lui pose.

— Chez nous, dit le Russe, nous avons rendu la vue à un aveugle de naissance en lui greffant des yeux de veau. Vous pouvez voir ce miraculé, un nommé Popoff, à l'Académie de Médecine de Moscou.

— Chez nous, dit le Français, nous avons greffé des pis de vache sur la main d'un homme; ce qui fait que, quand il a soif, il tire sur les pis de la main gauche et, en moins de deux, il remplit de lait un seau de 10 litres.

— Ça, dit le Russe, ça n'est pas croyable. Y a-t-il quelqu'un qui a vu ce phénomène ?

— Oui, dit le Français, il y a quelqu'un !

— Qui ?

— Eh bien ! mais... Popoff, avec ses yeux de veau.

Une histoire de cinéma

On projetait « Symphonie Pastorale ». Au moment de la plus pathétique, un monsieur se pencha dans sa travée, se mit à quatre pattes, cherchant dans les pieds de ses voisins, ce qui occasionna des murmures d'impatience.

Le carnet du V B

(Suite de la page 7)

Notre ami Joseph Bompart, genedarme à Sauveterre (Aveyron), nous écrit que « jusqu'à ce jour il ignorait l'existence de l'Amicale et qu'il est heureux de l'apprendre pour se joindre à vous tous pour participer à l'œuvre de solidarité déjà entreprise par l'ancienne mutuelle du Stalag V B ». Nous sommes heureux d'accueillir dans la grande famille V B notre sympathique camarade.

Notre ami Gaston Bacle, 23, rue Ledru-Rollin, à Connerre (Sarthe), nous envoie son adhésion et nous promet une visite pour bientôt. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

Un bonjour à tous, de la part de notre ami l'abbé Armand Ferry, curé à Saint-Maurice-sur-Moselle (Vosges).

Et voici une adhésion qui nous vient de Lyon, celle de notre ami René Brédeville, 20, rue Montaigne. C'est avec tous nos sentiments fraternels de K.G. que nous l'accueillons dans notre grande famille.

Notre ami Henri Bontemps, 2 bis, rue Louis-Rolland, à Montrouge (Seine), adresse son amical bonjour à tous les anciens du V B. Marié depuis novembre 1951, il cherche un appartement à Paris ou banlieue (1 cuisine, 2 pièces). Il serait reconnaissant si un camarade pouvait l'aider à dénicher l'oiseau rare, même avec reprise. Espérons que cet appel sera entendu et que l'ami Bontemps trouvera pénates pour sa lune de miel.

QUELQUES CARTES DE VACANCES

de notre président Langevin, qui récupère des forces, en prévision de la Journée du 5, auprès de la grande bleue au Poulguen.

de notre secrétaire général Roger, qui, avec son bolide pétaradant, écume la région de Cour-Cheverny dans le Loir-et-Cher.

de notre ami Géhin, qui se repose des fatigues de la souscription, au Lion d'Angers.

de notre ami Bonnefoy, en villégiature à Saint-Honoré-les-Bains.

de notre ami Hardy, en pèlerinage à Villingen.

de notre ami Desseigne, en pèlerinage à Villingen.

de notre ami Armand Gonvers, lui aussi en pèlerinage à Villingen.

de notre ami Henri Faure, une carte de Cayeux.

de notre ami Jehan Quichaud, l'excursionniste du Waldho, un bon souvenir de l'île de Ré.

Un « meilleur souvenir aux courageux », de la part de notre ami Bonnefoy.

de notre ami Pearson, en visite à Tuttingen, un amical bonjour à tous.

de notre ami Rupé, en vacances au Poulguen.

DES VISITES

Notre ami Marcel Demongeot, 12, rue de Mulhouse, à Alger, en vacances en France, est venu faire un tour au Bouthéon. Malheureusement, au mois d'août, le bureau est désert, « because » les vacances, mais il a eu la chance de tomber sur le président Langevin qui n'a pas son pareil pour vous élucider un godet en moins de deux. Espérons pour Demongeot que le départ du Bouthéon ne fut pas trop pénible.

Un passage-éclair de l'ami Bareyt, de Bordeaux. Nous regrettons bien vivement de ne pas le compter parmi nous lors de la Journée nationale. L'ami Bareyt est un des plus fidèles supporters de la Caisse d'Entr'Aide et il aurait été justice de le mettre à la place d'honneur. Espérons que nous aurons l'occasion de le revoir sous peu.

Nous avons eu à l'Amicale la visite de notre ami René de Saint-Jean, 47, rue Thiers, à Saint-Amand (Nord). Visite trop courte, hélas ! mais qui nous a permis de constater que notre sympathique compositeur était en pleine forme. Non content de nous rendre visite, notre ami a tenu à manifester son dévouement à l'Amicale en nous adressant l'adhésion de Paul Wesolek, 36, Cité Caill, à Escadain, à qui nous souhaitons une amicale bienvenue.

DECES

Nous apprenons avec tristesse le décès de M. Gaston Blin, père de notre grand ami Gaston Blin, membre du Comité Directeur de l'Amicale. Le Bureau de l'Amicale s'incline respectueusement devant la douleur de notre ami et de Mme Blin et leur adresse toutes les condoléances attristées des membres de l'Amicale.

Le Gérant : PIFFAULT
Imp. Montourcy, 4 bis, r. Nobel, Paris

